

ASSOCIATION
DES MEMBRES DE L'ORDRE DES
PALMES ACADÉMIQUES

Section des Landes

Palmarès et florilège
des concours
de défense et illustration
de la langue française
Année 2015



L'AMOPA section des Landes
tient à remercier chaleureusement notre mécène :



ainsi que nos partenaires :



Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques

Reconnue d'utilité publique par décret du 26-09-1968



Année 2015
Palmarès et Florilège des concours
Section des Landes

Le mot de monsieur le directeur académique

L'écriture est un art, un certain regard sur le monde, une interprétation de la réalité et de ses rêves.

Écrire c'est donner du sens à ses pensées, c'est partager, c'est faire rêver...

Écrire c'est exprimer un ressenti, une atmosphère, une expression...

Écrire c'est se situer entre une idée, une expérience sensible et le lecteur.

Ce florilège 2015 nous surprend, une nouvelle fois. Il révèle nos élèves, leur créativité, à travers l'originalité de leurs productions.

Leurs rythmes, si différents au fil des pages, nous maintiennent captifs. Certains textes, acides et percutants, transmettent en phrases courtes leur enthousiasme, leur humour, leurs révoltes. D'autres, longs et amples, nous tiennent en haleine jusqu'aux notes finales.

Le concours « Défense et illustration de la langue française » permet, chaque année, à des dizaines de jeunes auteurs, de laisser une trace à travers cette expérience créative, de conjuguer esthétique littéraire et émotion, de transformer leurs regards. L'expertise professionnelle sensible des enseignants qui accompagnent leurs élèves dans cette odyssee littéraire sait respecter leur créativité et l'énergie qui les soutient, les propulse ou les retient, tout en les dotant des clés nécessaires à la réussite de cette entreprise.

Car, pour écrire, comme le souligne Érik Orsenna, il faut vivre dans la connaissance des mots et l'amitié des phrases.

L'objectif est atteint : les textes touchent le cœur et l'esprit.

J'adresse mes plus vives félicitations aux écoliers, collégiens et lycéens, qui, par leurs récits et leurs poèmes, nous font voyager avec virtuosité dans leur imaginaire et leurs émotions.

Je remercie les membres de l'AMOPA des Landes qui s'engagent chaque année à nos côtés pour aider nos jeunes à accéder à la culture de citoyens du monde respectueux de la liberté, de l'altérité de chacun.

Comment construire aujourd'hui, ensemble, pour les jeunes, des parcours de réussite dans notre société ?

Comment renforcer la conviction qu'il n'y a pas de citoyenneté sans accès au savoir ?

Le renforcement du lien social ne passe pas seulement par des sociabilités organisées, mais aussi par le développement de la capacité à établir des liens avec sa propre histoire, avec l'autre. L'écriture demeure un chemin privilégié pour se découvrir, pour enrichir les éléments de sa réflexion pour construire sa prise de décision. Elle cultive le goût de comprendre, de s'exprimer, de partager.

Il ne peut y avoir de citoyenneté possible sans la construction de la singularité de la pensée. Il nous faut continuer à donner aux générations futures le pouvoir de penser et le pouvoir de réfléchir par eux-mêmes.

Jean-Jacques LACOMBE
Inspecteur d'académie
Directeur académique
des services départementaux
de l'Éducation nationale des Landes

Le mot du président

L'Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques (AMOPA) regroupe tous ceux qui ont rendu des services éminents à l'Éducation nationale.

Il s'agit pour la plupart d'enseignants de tous ordres et de toutes spécialités représentatifs de notre système éducatif.

L'Ordre des Palmes académiques est le premier Ordre ministériel français, après les Ordres nationaux de la Légion d'Honneur et du Mérite.

L'AMOPA est une association reconnue d'utilité publique et à ce titre elle œuvre en faveur des jeunes, notamment grâce aux concours et aux bourses. Elle agit également pour la promotion de la langue française au-delà de nos frontières.

Je souhaite remercier, de manière très solennelle, tous les enseignants qui n'hésitent pas, en complément de leurs tâches déjà lourdes, à proposer nos concours à leurs élèves et étudiants. Qu'ils trouvent dans ces quelques mots l'expression sincère de notre profonde gratitude.

Je ne peux oublier les candidats qui chaque année nous étonnent, nous charment par leurs écrits. Dans un défi envers eux-mêmes ils font preuve de bonne volonté, de courage, mais aussi de talent.

Respecter notre belle langue n'est pas chose facile, mais s'agit-il simplement de respecter grammaire, conjugaison et orthographe ? Certainement pas même si c'est fondamental. Il y a dans ce respect celui de soi-même et le souci d'un échange poli avec les autres. Bien s'exprimer, oralement ou par écrit est une nécessité pour communiquer agréablement et correctement, avec déférence pour celui à qui l'on s'adresse.

Un grand merci à tous les membres du jury qui avec conviction et bonne humeur assurent bénévolement la lecture de toutes ces productions.

Comment ne pas remercier tous ceux qui sont bien conscients de l'utilité de notre action auprès des jeunes et qui nous soutiennent tant moralement que parfois aussi financièrement.

Des aides bien utiles : en effet nous tenons à récompenser l'ensemble des candidats car ils ont tous fait preuve de bonne volonté.

Nos concours connaissent dans les Landes un succès croissant, nous ne pouvons que nous en réjouir. La cérémonie solennelle est un moment intense et festif, elle est l'occasion de créer dans notre département une communauté amicale de défense de la langue française.

Chers jeunes candidats, j'ai envie de dire chers amis, je vous souhaite bonne chance pour vos études et pour votre vie professionnelle.

Bernard BROQUA
Président AMOPA section des Landes



CONCOURS NATIONAL 2014-2015

Défense et Illustration de la Langue française

**DESTINÉ AUX ÉLÈVES DE CM1 ET CM2
DES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES**

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Sujet : Quelle est votre activité préférée ? Avez-vous un loisir ? Un jeu ? Que vous apporte-t-il ?

Ou sur un sujet proposé par le professeur.

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront exécutés en classe.

Le jury tiendra compte de la présentation de la copie et de la qualité de l'écriture.

CLASSES DES COLLÈGES

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Pour les classes 6^e - 5^e
Vous écrivez à un ami dont vous n'avez pas eu de nouvelles depuis longtemps.

Sujets

Pour les classes de 4^e - 3^e
Vous écrivez à un ami dont vous n'avez pas eu de nouvelles depuis longtemps.
Vous lui dites ce qu'est pour vous une **amitié vraie**.

Ou sur un sujet proposé par le professeur.

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront exécutés en classe.

PRIX DE LA JEUNE POÉSIE

Les thèmes sont laissés au libre choix des élèves ou de leur professeur.

Les poèmes (forme fixe ou libre) seront composés en classe et présentés sur une seule page.

PRIX MAUPASSANT DE LA JEUNE NOUVELLE

DESTINÉ AUX ÉLÈVES DE TROISIÈME

Écrire une nouvelle de 3 ou 4 pages, dont le titre comportera le mot « **amitié** ». Cherchez quatre mots à associer au mot « **amitié** ». Ces quatre mots seront repris dans les quatre premiers paragraphes de la nouvelle.

La nouvelle est un court récit faisant intervenir un petit nombre de personnages évoluant dans un milieu caractérisé et s'achevant par une chute inattendue.

La présentation « traitement de texte » sera appréciée.

CLASSES DES LYCÉES ÉLÈVES ET ÉTUDIANTS DES CLASSES DE 2^E, 1^{RE}, TERMINALE, CLASSES PRÉPARATOIRES ET BTS

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Sujets au choix :

- 1 - La jeunesse. Est-ce le temps des indignations ? Le temps des solidarités ? Des engagements ? Justifiez votre réponse.
- 2 - Apprendre un métier est difficile. La transmission par nos aînés de savoir faire, de valeurs comme le respect, le don de soi, la responsabilité, est essentielle. Comment vivez-vous ce temps d'apprentissage dans votre expérience quotidienne ?

Ou sur un sujet proposé par le professeur.

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront exécutés en classe.

PRIX DE LA JEUNE POÉSIE

Les thèmes sont laissés au libre choix des élèves ou de leur professeur.

Les poèmes (forme fixe ou libre) seront composés en classe et présentés sur une seule page.

PRIX MAUPASSANT DE LA JEUNE NOUVELLE

Les sujets sont laissés au libre choix des élèves. La nouvelle est un court récit faisant intervenir un petit nombre de personnages évoluant dans un milieu caractérisé, s'achevant par une chute inattendue. Les travaux ne devront pas dépasser 6 pages.

La présentation « traitement de texte » sera appréciée.

**Vous avez un sujet
à approfondir pendant l'été,
en France ou à l'étranger !
Vous désirez faire un voyage d'étude ...**

Vous pouvez
réaliser ce projet grâce aux
BOURSES
de l'Association AMOPA

Palmarès 2014-2015

La section des Landes de l'AMOPA a le plaisir de féliciter les nombreux élèves qui ont participé aux concours AMOPA 2014-2015 et adresse ses sincères remerciements aux professeurs.

10 établissements, 18 classes et 540 élèves de CM1, CM2, collèges et lycées ont participé. Le jury a reçu 50 copies sélectionnées dans les établissements. 9 candidats ont été retenus pour participer au niveau national. 40 ont été jugés dignes du niveau départemental dont 16 avec mention du jury. Une candidate a été primée au niveau national : second prix de poésie classe de troisième. Tous les auteurs de ces très bons écrits recevront un prix.

Prix départemental				
Mlle	BAUD	Emma	CM1	École Saint Perdon
Mlle	FRECHET	Julène	CM1	École Saint Perdon
Mlle	FRECHET	Julie	CM1	École Saint Perdon
Mlle	DUWEZ	Inès	6	Collège Dax
Mlle	KHARAZ	Shérine	6	Collège Dax
Mlle	MARIMBORDES	Sarah	6	Collège Labouheyre
Mlle	VAN BOROWSKI	Anthéa	6	Collège Mimizan
Mlle	LOMBARDI	Léa	5	Collège Mimizan
Mlle	DUPUY	Sabrina	4	Collège Hagetmau
Mlle	LARRIBAU	Mathilde	4	Collège Hagetmau
Mlle	PASSICOS	Célia	4	Collège Hagetmau
Mlle	CALONNE	Anastasia	3	Collège Labouheyre
Mlle	DAQUIN DIT LOUSTAU	Jodie	3	Collège Biscarrosse
M.	DUFAU	Théo	3	Collège Mimizan
Mlle	GUILLANEUF	Laurine	3	Collège Biscarrosse
M.	LABENNE	Paul	3	Collège Biscarrosse
M.	RICARD	Romain	3	Collège Mimizan
Mlle	ZITOUNI	Rania	3	Collège Labouheyre
M.	LABORDE	Jérémy	2	Lycée Estève
M.	LALANNE	Alexandre	2	Lycée Estève
M.	TARIS	Yann	2	Lycée Estève
M.	POUSSOU	Dimitri	2	Lycée Crampe
Mlle	ZITOUNI	Nora	2	Lycée Crampe
M.	COUSINEAU	Shan	1	Lycée Despiau

Prix départemental avec mention

Mlle	MAIGNAN-FORÊT	Lilou	CM2	École Saint Perdon
Mlle	MAUREL	Éléa	CM2	École Saint Perdon
Mlle	ARNOULT	Lola	6	Collège Labouheyre
Mlle	CALONNE	Hombeline	6	Collège Labouheyre
Mlle	GAULUÉ	Clara	6	Collège Mimizan
Mlle	LOUBEYRES	Élijah	6	Collège Mimizan
Mlle	IPARRAGUIRE	Sarah	5	Collège Mimizan
Mlle	SABINA	Cyrielle	5	Collège Dax
Mlle	BOURGEOIS	Tiffany	3	Collège Labouheyre
Mlle	CHOPLIN	Lou	3	Collège Mimizan
M.	LE BRIS	Pierre	3	Collège Mimizan
Mlle	MULLER	Caroline	3	Collège Labouheyre
Mlle	PERSILLON	Marine	3	Collège Mimizan
Mlle	PERSILLON	Sonia	3	Collège Mimizan
Mlle	TROQUIER	Aurélie	3	Collège Biscarrosse
M.	VIGNERES	Tom	3	Collège Mimizan

Candidats sélectionnés pour participer au niveau national

Mlle	DENUÉL	Elsa	CM2	École Saint Perdon
M.	DEMARTRES	Yann	6	Collège Mimizan
Mlle	BERNAT	Emma	3	Collège Labouheyre
Mlle	LOIR-MONGAZON	Jade	3	Collège Labouheyre
Mlle	PINIEC	Laura	3	Collège Biscarrosse
Mlle	PY	Justine	3	Collège Mimizan
Mlle	DUPRAT	Émily	2	Lycée Despiou
Mlle	THIRAUT	Loane	1	Lycée Despiou

Second prix national de poésie classe de troisième

Mlle	LABORDE	Lou	3	Collège Biscarrosse
------	---------	-----	---	---------------------

L'équitation

J'adore faire de l'équitation avec ma sœur Kaïsu. Je fais du cheval le samedi matin au Pouns club. J'ai plein de copines, ma meilleure amie s'appelle Manon. Mon poney préféré est Gitan, mon cheval préféré s'appelle Madrid, et mon poulain se nomme Goa.

J'ai choisi cette activité car elle m'a apporté du bonheur et la joie de vivre ; elle m'a aussi beaucoup aidée dans mon apprentissage.

Je ne sais pas ce qu'elle a changé en moi, mais je sais au moins une chose, c'est que c'est mon instinct qui m'a guidée vers cette aventure si extraordinaire et si excitante.

Aussi j'espère que je continuerai longtemps et que ce loisir restera à jamais gravé dans mon cœur. Et personne ne pourra m'enlever cette passion car je sais qu'il faut que je me fasse confiance, et la confiance ça ne se trouve pas, c'est dans notre cœur.

Le cheval c'est trop génial !

MAIGNAN-FORÊT Lilou
Classe de CM 2, professeur monsieur LALANNE
École primaire de Saint Perdon

La danse modern jazz

La danse modern jazz est un sport où l'on bouge beaucoup. On danse sur une musique moderne et rythmée. Je pratique ce sport tous les jeudis à 18 h 45, avec des CM 1 au centre de loisirs.

J'ai choisi ce sport car avant, je faisais de la danse classique. C'était un peu ennuyeux. J'ai eu envie de tester une chose nouvelle cette année. Et donc, j'ai choisi cette discipline-là.

Quand je fais ce sport, je ressens de la joie et du plaisir. J'attends les jeudis soirs avec impatience !

Dans la cour, je répète ma chorégraphie, et après je suis fière de moi.

Cela m'apporte beaucoup d'énergie, et je suis moins timide en faisant ce sport. Si seulement mon cours de danse modern jazz pouvait durer plus longtemps !

Donc, la danse modern jazz, j'adore !

MAUREL Éléa
Classe de CM2, professeur monsieur LALANNE
École primaire de Saint Perdon

Chère Émora,

Je suis si triste que tu sois partie, tu me manques tellement !

Tu te rappelles quand on jouait dans la cabane aux militaires ? Tu avais perdu ta montre et ta veste dans la forêt ! Suite à cela tu pleurais et je t'ai réconfortée. Nous nous étions trop bien amusées, c'est ce que je retiens de cette dernière après-midi...

Je voulais te dire que pour toi, j'ai décidé de réaliser ton vœu le plus cher : avoir un bel avenir !

T'écrire une lettre c'est comme si tu étais là. Je suis heureuse de me dire que tu la liras... même si cela reste imaginaire.

J'ai la sensation que tu es en moi et que tu me dis quoi faire : Émora es-tu dans ma tête ? Et si j'avalais cette lettre pour que tu puisses la lire ?

Tu sais, j'aimerais vraiment que tu partages les repas avec moi, sinon Maman me dispute parce que je ne finis pas mon... ton assiette.

J'adore nos moments télé, mais tu prends parfois beaucoup de place sur le canapé...

Pourrais-tu s'il te plaît me répondre le soir lorsque je te dis bonne nuit ?

Émora, il faut que tu le saches : tu étais ma meilleure amie et tu l'es toujours, c'est évident. Continue à rester près de moi ; tu es celle qui me permet d'avancer à l'école. C'est toi qui m'as fait aimer les cours ! Depuis que tu n'es plus là, j'ai envie de travailler en classe, merci Émora ! Grâce à toi, j'ai un bel avenir et je veux le partager avec toi, pour toujours ! Reste dans ma vie, ne t'échappe plus...

Je te fais plein de bisous de mon monde !

Je t'aime !

ARNOULT Lola

*Classe de sixième, professeur madame PUYAU-LARRAS
Collège Félix Arnaudin de Labouheyre*

À New York, le 6 janvier 2015

Cher Ash,

Tu es parti. Tu t'es enfui comme un voleur. Sans rien me dire, moi, ta meilleure amie. Tu te rappelles notre première rencontre ? Oui... Non ? Je vais te remémorer tout cela quand même.

C'était mon premier jour au collège. J'étais en sixième et toi en troisième. Tu n'arrêtais pas de me regarder. Puis un jour, les professeurs nous ont dit qu'il y aurait une sortie entre les classes de sixième et troisième. Tu m'avais regardée en souriant.

Puis cet après-midi, on a eu une heure d'étude ensemble et tu t'es assis derrière moi alors qu'il y avait d'autres tables libres.

Après cette pause, j'avais eu un cours de sciences. Quand je me rendis à la salle, je sentais qu'il y avait une ombre derrière moi. J'ai tout de suite compris que c'était toi. Mais pourtant la première question qui m'était venue, c'était : « vais-je avoir un mot pour ce retard ? »

Rien ne s'était passé de ce genre et je continuai ma journée comme si de rien n'était. Pendant le cours de français, on avait un débat au sujet de l'amitié. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai tout de suite pensé à toi.

Un mois plus tard, tu t'étais enfin décidé à me parler. Tu m'avais demandé si je voulais être ton amie. Quelques jours après, nous étions devenus inséparables.

Puis tout commença ainsi. Grâce à toi. C'est toi qui es venu vers moi.

Mais le problème que je ne comprends pas c'est que tu es parti. Sans moi. Pourquoi tu ne m'as pas prévenue avant que tu partes là-haut dans le ciel ? Hein ? Pourquoi tu es parti sans moi ? J'aurais pu t'aider moi...

Explique-moi tout ça !

Ta Hombeline

CALONNE Hombeline

*Classe de sixième, professeur madame PUYAU-LARRAS
Collège Félix Arnaudin de Labouheyre*

Il était une fois, une jeune fille aux cheveux d'or et aux yeux bleus, prénommée Fany. Elle vivait dans la forêt avec sa mère et son frère Thibaut.

Sa mère l'adorait mais son frère la détestait. Sa mère était malade, mais elle n'en avait jamais parlé à ses enfants de peur de les affoler.

Un jour que la mère souffrait beaucoup, elle appela ses enfants et leur dit :

« Je suis malade, et je vais bientôt mourir. Tu veilleras sur ta sœur, dit la mère en regardant Thibaut.

- Oui mère, répondit-il tristement.

- Au revoir mes enfants, dit la mère en fermant les yeux. »

Fany se retrouva seule avec son frère qui la traitait comme une esclave. Un soir, elle décida de s'enfuir. En chemin, elle rencontra une jeune fille nommée Charlize et elles devinrent amies. Pendant qu'elles marchaient, Charlize révéla à Fany qu'elle possédait un collier qui menait dans un autre monde. Fany proposa de l'utiliser tout de suite et en moins d'une seconde, elles se retrouvèrent dans un monde enchanté. Mais une créature les prit par surprise et leur enleva le collier. Elles coururent à la poursuite de la créature et celle-ci lâcha le collier pour s'enfuir. Soulagées, elles rentrèrent dans leur monde.

Elles marchaient depuis longtemps quand Fany eut l'impression qu'on les observait. Elles se retournèrent et virent Thibaut. Il dit à Fany de rentrer chez eux pendant qu'il s'occuperait de Charlize. Mais celle-ci avait compris ses intentions et l'endormit avec ses pouvoirs. Elles se sauvèrent.

Elles décidèrent de retourner dans le monde enchanté. Malheureusement, Charlize lâcha le collier qui tomba et se cassa. Comme c'était un collier enchanté, seule une créature magique autre que Charlize pouvait le réparer. Elles allèrent donc voir le magicien qui le répara. Elles le remercièrent et rentrèrent.

Fany voulait rentrer dans la maison où elle avait grandi, mais Thibaut les attendait. Un combat s'engagea entre Charlize et lui. Finalement, la jeune fille l'emporta et l'envoya dans un lieu enchanté.

Après ce combat, les deux jeunes filles décidèrent de se dire au revoir et chacune partit de son côté : Charlize dans son monde et Fany au village pour raconter ses aventures à qui voulait les entendre.

GAULUÉ Clara

Classe de sixième, professeur madame D'ARAUJO

Collège Jacques Prévert de Mimizan

Il était une fois, une jeune fille appelée Charlaïne. Elle avait les yeux bleus et ses cheveux étaient bruns et tressés. La fille portait une longue robe violette avec des escarpins brillants. Charlaïne avait douze ans, et possédait un loup. Il avait les yeux bleus comme elle, et était grand. Elle vivait avec ses parents sur une montagne dans une maison en bois.

Un jour que la jeune fille se promenait avec son loup dans la forêt, elle alla dormir dans l'herbe. À son réveil, son animal n'était plus là.

Elle le chercha et ne le trouva pas. Elle fut désespérée et pleura. Un jeune garçon de quinze ans l'entendit et alla la voir. Elle lui raconta qu'elle avait perdu son bel animal. Il l'aida à le chercher.

« Je m'appelle Jean, dit l'adolescent.

- Moi c'est Charlaïne, s'exclama la jeune fille.

- Qu'est-ce que tu faisais avant de le perdre ? demanda Jean.

- J'étais dans l'herbe, répondit Charlaïne. »

Plus ils s'enfonçaient dans la forêt, plus elle était sombre. Puis Charlaïne sentit quelque chose la toucher. C'était des arbres maléfiques ! Les arbres venaient d'attraper la fille. Jean déplaça alors tous les autres arbres et vit un sac, il pouvait lire sur le sac « demandez-moi quelque chose ».

Le jeune garçon lui demanda une épée et alla couper les branches qui emprisonnaient son amie. Charlaïne découvrit que le jeune garçon avait un pouvoir magique. Elle avait faim et soif alors Jean demanda au sac une bouteille d'eau et un sandwich.

Le soleil allait se coucher, ils se couchèrent et dormirent. Le lendemain matin le vent soufflait très fort, plein d'arbres étaient tombés. Jean déplaça les arbres, Charlaïne partit croyant que le garçon la suivait. Elle se retourna et ne vit personne. Elle se perdit et l'appela. Il l'avait entendue, il la rejoignit. Ils venaient de comprendre qu'ils étaient amoureux.

Ils continuèrent leur aventure, et virent une vieille maison d'où sortait un hurlement de loup. Les deux adolescents rentrèrent dans la demeure, ils découvrirent une vieille sorcière et un loup dans une cage. Charlaïne voulut alors attirer la sorcière dehors, elle y arriva, donc Jean réussit à ouvrir la cage et fit sortir le loup. Ils partirent de la maison, et comme il avait gardé l'épée qu'il avait demandée au sac, il alla tuer la sorcière.

Les deux jeunes et le loup rentrèrent alors chez la fille.

Ils restèrent ensemble jusqu'à la fin de leur vie, car ils s'aimaient. Ils se marièrent et eurent trois enfants.

LOUBEYRES Élijah

*Classe de sixième, professeur madame D'ARAUJO
Collège Jacques Prévert de Mimizan*

Renart vole le cochon des fermiers

Une belle après-midi, Ysengrin rendit visite à Renart. Le goupil, surpris de le voir chez lui, lui proposa d'entrer. Ysengrin dit :

« Renart, je meurs de faim !

- Je suis sûr que tu ne refuserais pas d'aller à la ferme avec moi, j'ai entendu que les fermiers avaient tué le cochon ce matin. »

Ysengrin accepta et ils partirent tous deux en direction de la ferme. Une fois arrivés là-bas, Ysengrin et Renart analysèrent l'affaire. Ils avancèrent en direction d'une grange, là ils virent le cochon, mort, suspendu par les pieds, les pattes encore sanglantes. Ysengrin voulut bondir pour en chiper un morceau, mais Renart le retint et lui dit d'attendre un moment que la fermière étende le cochon dehors pour le découper en morceaux. Ils attendirent quand tout à coup la fermière sortit et étendit le cochon à l'extérieur. Renart dit à Ysengrin d'aller faire diversion, Ysengrin lui demanda pourquoi lui, et Renart répondit qu'il était plus rapide, puis Ysengrin partit. Il entra dans le poulailler et Ysengrin ordonna aux poules de faire le plus de bruit possible tout en montrant ses canines. Les poules obéirent sans discuter. La fermière en entendant ces jacassements partit jeter un œil, et Renart put s'emparer du gros jambon. Il le cacha dans les hautes herbes et partit chercher Ysengrin.

Renart vit celui-ci attaché à un piquet, il alla le voir. Et Ysengrin dit :

« Aide-moi et détache-moi sinon je vais mourir de faim.

- Non, dit Renart en lui mettant quelques brins d'herbe sous le museau. Mange ceci, ça t'aidera à maigrir pour être plus rapide et peut-être même un jour plus rapide que moi ! »

Et Renart repartit en balançant sa queue de droite à gauche, fier de son butin.

IPARRAGUIRRE Sarah

*Classe de cinquième, professeur madame D'ARAUJO
Collège Jacques Prévert de Mimizan*

Un beau matin, alors que l'aube se levait à peine dans la brume matinale, je me levais de bonne humeur. Je sortais de ma cabine et appréciais les couleurs rosâtres du ciel parsemé de nuages. Je montais alors dans les haubans et admirais la mer qui produisait de légers mouvements qui faisaient un peu tanguer mon navire. Je sentais alors l'air frais du matin avec cette odeur d'iode qui n'appartient qu'à la mer. De temps en temps, une douce brise marine venait effleurer mon visage et faisait s'envoler mes longs cheveux dans les airs.

Je descendis alors en entendant la vigie qui m'appelait :

« Capitaine, un navire approche !

- Quel est son pavillon ?

- Aucun capitaine ! »

Je pris ma longue-vue et regardai par la lunette pour savoir s'ils étaient nos alliés. Je reconnus alors le magnifique bateau de mon frère. Je priai que l'on hisse notre pavillon pirate pour leur dire que nous étions des leurs. Le bâtiment de mon frère, une fois notre pavillon vu, se rapprocha lentement de nous pour venir se placer de côté, à tribord. Je lui demandai alors :

« Eh bien mon frère, quel bon vent vous amène ?

- Très chère sœur, j'ai appris il y a peu que vous aviez acquis un immense trésor en pillant un navire anglais et que ce trésor se trouverait sur votre navire.

- Mon frère vous avez été bien informé !

- Oh, fort bien... à l'abordage !

- Mais qu'est-ce que... ? »

Avant que j'eus le temps de finir ma phrase, mon frère nous avait moi et mon équipage fait prisonniers. Il m'expliqua alors :

« Allons ma sœur, entre pirates c'est bien connu, nous sommes des voleurs et des menteurs, il ne faut faire confiance qu'à soi-même !

- Si les voleurs volent d'autres voleurs, où allons-nous ? »

Il ne répondit rien et me mit dans une geôle, seule. Au bout d'un moment, il vint me chercher en me disant que nous approchions d'une île déserte. Il me conduisit à la planche et m'ordonna de sauter et de nager jusqu'à l'île déserte qui devait se trouver à quinze mètres tout au plus. Je sautai alors et atterris dans l'eau glacée, remplie de rage envers ce forban sans cœur. Une fois arrivée sur l'île, je me mis d'abord à essayer de trouver un abri et de quoi boire et manger. Je quittai alors la bande de sable qui formait la plage pour m'enfoncer dans une jungle remplie de palmiers et de plantes exotiques. Vers le milieu de la jungle, je m'arrêtai pour boire et faire une pause après la récolte fructueuse que je venais de faire. Quand soudain, j'entendis un craquement derrière moi. Je pris alors lentement mon épée et je me retournai d'un seul coup ! À la vue de ce qui venait vers moi, je poussai un cri de terreur en hésitant entre fuir et combattre. Ce qui me faisait si peur était en réalité des sortes de monstres défigurés et dégoulinants de pourriture qui détruisaient tout sur leur passage. En reculant, je tombai en arrière et perdis courage. Soudain, un parfait inconnu surgit devant moi, dégainant son épée et combattant avec rage. Je pris mon courage à deux mains et me relevai en brandissant mon glaive et en me jetant corps et âme dans la bataille.

Petit à petit ce courageux personnage et moi-même repoussâmes les ennemis jusqu'à ce qu'ils décident d'abandonner. Je repris mon souffle en observant l'homme qui m'avait sauvé la vie. Il avait des cheveux noirs comme l'ébène et mi-longs. Ses yeux étaient marron et sa peau était bronzée par les années en mer. Il était grand, fort et un petit peu mystérieux. J'appris en parlant un peu avec lui qu'il était lui aussi un ancien capitaine pirate qui avait subi une mutinerie. Il devait avoir au maximum trente ans. Il s'appelait Barbossa et était originaire d'Espagne, et comble de chance, il parlait français ! Petit à petit nous sommes devenus de très

bons amis. Pendant deux mois nous apprîmes à cohabiter ensemble. Souvent, on s'amusait à faire des courses dans le sable, ou alors on devait pêcher le plus gros poisson et parfois même, nous faisons des chasses aux trésors où l'on devait retrouver à l'aide d'une carte ce que l'un et l'autre avaient caché. Notre abri était fait de feuilles de palmiers, de racines souples et de bois. Il était simple mais confortable. Nous avions à côté de notre maison de fortune, notre garde-manger autour duquel nous avons mis des flambeaux pour que les animaux ne se fassent pas un festin de notre repas.

Un matin, nous décidâmes de construire un radeau pour partir de cette île perdue. Deux mois plus tard, sur notre beau radeau, avec des provisions, nous commençâmes sans doute à apercevoir les côtes françaises. Deux jours après, nous débarquâmes en Bretagne et je vis mon navire, par le plus grand des hasards amarré au quai juste devant moi. Il était vide : tant mieux ! Je sautai dans mon bâtiment avec mon ami Barbossa et nous prîmes la mer. C'est alors que je vis sur le quai, mon frère qui sautillait de colère. Je lui criai alors :

« Allons, entre pirates, c'est bien connu, nous sommes des voleurs et des menteurs ».

Et nous restâmes alors des pirates, Barbossa et moi, voguant sur les mers, pillant et mentant, mais ayant du cœur, tels de vrais pirates.

SABINA Cyrielle

*Classe de cinquième, professeur madame PICHON
Collège Léon des Landes de Dax*

L'amitié, c'est quoi ?

Bonjour tout le monde ! On se retrouve aujourd'hui pour une nouvelle chronique qui est : « la question de la semaine ».

Cette semaine la question a été posée par Widdershins.

Apparemment, elle aurait un sujet de philo à traiter, alors nous allons l'aider comme il se doit !

La question du jour : « C'est quoi l'amitié pour toi ? »

Et je trouve que c'est une très bonne question, dure mais très intéressante. Je vais en faire ma chronique mais n'hésitez pas à donner vos propres réponses dans les commentaires.

Je dois vous avouer que j'ai mis plusieurs jours avant de trouver une réponse convenable.

Si je devais faire une comparaison, je comparerais l'amitié avec une feuille. Oui une feuille, vous trouvez cela sûrement bizarre. Une feuille, parce que, tout simplement, au commencement l'amitié c'est comme une feuille blanche sans trace puis au fur et à mesure elle se remplit de mots qui ne sont souvent que les petits secrets partagés entre nous. Mais parfois ces mots seront raturés, signaux des désaccords. Des petites déchirures apparaîtront par-ci par-là, montrant nos petits regrets. Et plus les années passeront et plus les souvenirs se graveront sur cette page. Cette page tellement précieuse à nos yeux ne doit jamais être oubliée ou égarée. Voilà pourquoi je trouve que l'amitié peut être comparée à une feuille de papier.

Pour moi les mots les plus importants dans une amitié sont : Solidarité, Confiance, Partage, Sentiments.

La solidarité : être là quand on en a besoin, pendant des moments durs comme joyeux.

Confiance : si votre ami répète ce que vous lui dites, faites quelque chose. Petites astuces : acheter du gros scotch ou encore du fil et des aiguilles !

Partage : on ne se la joue pas radine avec ses amis quand même !

Sentiments : alors je tiens à faire un point là-dessus, les sentiments sont extrêmement importants, donc je vous conseille d'en tenir compte.

La joie, les petits rires, qui sont sûrement irremplaçables.

Mais aussi les larmes, sinon comment voulez-vous que l'on puisse les sécher entre nous ?

La colère, pour que l'on puisse se réconcilier et avoir de bonnes raisons pour se prendre dans les bras.

La jalousie qui nous prouve notre véritable amour.

Voilà voilà mes petits sweetty ! J'espère que ma réponse t'aidera Widdershins, et qu'elle vous convient car j'y ai vraiment réfléchi plusieurs jours !

On se retrouve dans deux jours pour le petit « DIY » de SweetAndLife xoxo

Une fois mon article fini, il ne me reste plus qu'à le poster. Encore une bonne chose de faite. Mon blog est en quelque sorte toute ma vie, j'ai une super communauté dessus : pour chaque article posté j'obtiens en moyenne 1 500 'likes', ce qui m'a valu le titre de « blogStar » cette année ! Je vous laisse imaginer la joie que j'ai ressentie en découvrant ceci. Mais bon maintenant il faut retourner à la réalité car mes parents pensent que c'est une perte de temps, quant à mon frère... mieux vaut ne pas en parler !

Aucun cri ne se fait entendre dans le salon. Nous sommes vendredi soir. Soit la soirée réservée aux jeux vidéo en ligne pour mon frère. Bien évidemment, quand mon frère s'ennuie la pauvre petite victime sans défense n'est autre que : Moi.

Ma vie peut paraître banale, car, en dehors de mon blog, je ne parle à personne d'autre qu'à ma famille. D'ailleurs mon frère trouve cela pathétique : je n'arrive pas à me faire d'ami... Ma meilleure amie, je l'ai rencontrée à la création de mon blog. Elle m'avait fait un super commentaire et au fur et à mesure nous sommes devenues très proches. C'est d'ailleurs pour cela que je suis toujours excitée quand je poste mon article, il me suffit de lire ses commentaires pour me faire retrouver le sourire ! C'est peut-être une relation virtuelle mais à mes yeux elle restera unique.

« Alors, petite sœur, s'écrie mon adorable frère, toujours en train de parler à tes amis imaginaires ?

- Je ne répondrai pas à tes commentaires désobligeants » lui rétorqué-je, blasée.

Le téléphone de mon frère sonne, il y jette un coup d'œil tout en sortant de ma chambre, vous dire qu'il ne revient pas une minute plus tard, ce serait tout sauf logique.

Le voilà assis... je voulais dire affalé sur « mon » lit. Horrible créature ! Et en tant que petite sœur responsable, je me tais. Oui, je tiens à la vie. J'ouvre l'écran de mon ordinateur et dans mon dos un craquement m'emplit les oreilles. Je me retourne délicatement, le gros mollusque est en train de pique-niquer sur mon lit. Reste calme, ce n'est rien. Et là, une miette tombe sur mon lit.

« Non, mais tu t'es cru chez qui ? Tu vas me faire le ménage et plus vite que cela ! »

Mon téléphone sonne, m'alertant d'un nouveau commentaire : je pense que ce n'est pas la peine de le préciser, mais en moins de deux secondes je suis connectée sur mon blog.

Xx-picochoco-xx.

Wouah ! Je vois que tu t'es donné du mal petit poussin ! Je trouve cela tellement touchant, je suis sûre que j'étais la muse de cet article, voilà le secret de ta réussite !

Bonne samaritaine que je suis je vais t'aider à répondre à cette question. L'amitié pour moi c'est un sentiment très fort, où participe la confiance mutuelle. C'est une chose tellement belle, que l'on ne peut pas vivre sans... une conclusion : c'est toi tout simplement ! <3

J'en ai les larmes aux yeux, je préfère connaître une personne comme elle que d'avoir des milliers d'amis superficiels.

C'est toujours à ce moment-là que mon grand frère « adoré » entre dans ma chambre pour se moquer de moi. Mais cette fille est exceptionnelle, c'est un ange tombé du ciel ! Le jour où il lui arrivera quelque chose, je ne survivrai pas... c'est sûr.

D'un seul coup, les commentaires arrivent par dizaines.

MiniBookLand : Pour moi l'amitié est un sentiment universel qui dépasse le clivage des sexes.

LaBgettedu59 : C qd bah 2 nanas se kff grave comme des sistes quoi ! Puis on n'est pas des p**** entre nous quoi ! Pis qd on se sent trop bad on va les voir pis v'la !

FreeCitation : Moi personnellement, j'ai une relation bizarre avec mes amis, on se dispute souvent mais c'est pour mieux se réconcilier. On nourrit le feu pour ne pas qu'il meure comme dirait ma meilleure amie. Ce sont des personnes qui t'apportent beaucoup avec de petites choses.

PinkDiary : Mwoua et mes amies on est des journaux intimes vivants entre nous, puis on fait des soirées et tout on tue le temps ensemble, la solidarité, le minimum au moins. Nous sommes trop liées par la connexion du cerveau voilà tout quoi d'ailleurs beuzou mes louloutes que j'aime de tout mon <3 !

RockON : Moi je dis que tout ça c'est que des co***** c'est superficiel voilà tout !

Les journées continuent de défiler, les commentaires deviennent répétitifs. Confiance, solidarité, partage, honnêteté, complicité, sont les mots qui reviennent le plus souvent. Et mon frère commente tous mes faits et gestes. Je le hais !

Vendredi, 19 heures... quelque chose cloche ! Le salon est vide, console éteinte, le manteau de mon frère n'est même pas sur son portemanteau. Mes parents essaient de l'appeler, aucune réponse. Son téléphone est sur sa table de chevet. Même ses amis ne savent pas où il se trouve.

Samedi, 1 heure du matin, nous avons enfin retrouvé mon frère, mais pas dans l'état que nous espérions. Il s'était évanoui.

Samedi, 2 heures du matin, salle d'attente de l'hôpital.

Un objet vibre dans ma poche de gauche. Je ne sais pour quelle raison le téléphone de mon frère s'est retrouvé dans ma poche. Après toutes ces années où il m'interdisait de l'approcher ! Nous nous sommes même disputés à cause de cette technologie. Pendant un bon mois nous n'avions plus communiqué ensemble. Rien qu'en y repensant un petit sourire se forme sur mes lèvres. Je me suis toujours demandé ce qu'il essayait de me cacher. C'est l'occasion ou jamais. « La curiosité est un très vilain défaut » me dit une petite voix. Oui, mais c'est une preuve d'intelligence me dis-je par acquit de conscience. Il me suffit d'appuyer sur le bouton sur la droite.

Après une bonne demi-heure d'hésitation mon doigt prend les devants. Il allume le téléphone, le remet en veille et refait ce rituel une bonne trentaine de fois. Il ne l'a pas encore déverrouillé pour accéder aux informations « top-secrètes de mon frère. » Mon pouce fourchu le déverrouille enfin. La première chose que je vois est un message écrit par ses soins.

Tu sais, un jour, notre amitié fera partie du passé. Je sais que tu n'es pas très sociable et tout le blabla mais je tenais à te dire : ne te bloque pas avec moi. Vis ta vie ! Comme tu as pu le remarquer sur ton article, tout le monde peut avoir des amis. Je ne suis pas éternel malheureusement. En fait, je suis atteint d'une maladie grave. Personne sauf mes parents sont au courant. J'ai eu tellement peur de le dire à ma petite sœur qu'elle est restée dans l'ignorance. Et en ce moment ma maladie prend le dessus. Mon rêve c'est de vivre librement et comme il se doit. Alors je te le demande vis pour moi, vis pour toi. Je ne veux pas que tu vives dans l'ombre mais pleinement.

Ce message était signé Xx-picochoco-xX...

BOURGEOIS Tiffany
*Classe de troisième, professeur madame COMINOTTO
Collège Félix Arnaudin de Labouheyre.*

La nuit était sombre, une pluie battante frappait mon pare-brise, et brisait le silence de cette froide nuit. Joshua dormait.

Nous sommes rentrés normalement, nous nous sommes couchés. De loin, j'entendais l'écho de la sirène des pompiers, il y avait, aussi, des éclats de voix, l'incident devait être proche.

Tout mon corps était lourd, j'étais glacée pourtant je ne sentais rien. Une mauvaise grippe sans doute. J'appelai Joshua, aucune réponse. Il avait dû sortir avec ses amis. Je n'osais pas bouger, d'ailleurs je ne pouvais pas. Un poids régnait sur ma tête, Joshua avait dû y poser de la glace. Mon corps ne m'obéissait plus.

Soudain quelques bribes de dialogue parvinrent à mes oreilles :

« Glacée... Trop tard... Malade ? » L'homme s'exprima fort.

« Peux rien faire ?... Très malade... »

Je reconnus la voix de Marie, mais son timbre était différent, il tremblait.

Je criai :

« Parlez plus fort, je ne vous entends pas ! »

Aucune réponse. Le dialogue lointain continuait :

« Accident... Voiture... Est perdue, l'homme s'attrista. »

Tout se brouilla dans ma tête, je ne comprenais plus rien, Joshua ? Un accident ? Je ne comprenais vraiment plus rien.

Je voulais me lever, courir, le chercher. Impossible. Mon corps était plus lourd que le plomb.

Encore une fois, je voulus hurler à en perdre la voix. J'avais froid, terriblement froid, mon nez n'était plus qu'un glaçon, mais son front lui, était brûlant, je me sentais trempée, mal installée, loin de mon lit.

Ce dialogue fou continua de plus belle :

« Plus rien à faire pour..., il pleura.

- Non... Trop tard... Accident trop grave..., Marie chuchota. »

Morte ? Je suis morte ? Non, c'est impossible. Je pense, je crie, je veux bouger. Soudain tous les bruits revinrent, les pompiers, les voix.

Je criai.

« Irène... Maman, tu as fait un cauchemar, calme-toi, ce n'est rien. »

Je m'éveillai en sursaut. Un rêve, ce n'était qu'un rêve.

J'inspirai profondément, je me rendormis.

CHOPLIN Lou

Classe de troisième professeur madame D'ARAUJO

Collège Jacques Prévert de Mimizan.

Mélaine

Mélaine était toute petite, elle avait de fines jambes et de tout petits bras. Tous les lundis, elle retrouvait ses amies sur la rue principale. Ce jour-là, il y avait Manon et Pauline.

Les trois amies allèrent jusqu'à un banc au bout du port de Marseille. Elles prirent des petits bouts de pain et de gâteaux pour grignoter. Elles pouvaient y rester des heures. Elles parlaient de tout et de rien.

Ce jour-là, Mélaine n'était pas très bien, elle était inquiète. Ses deux copines lui demandèrent ce qui n'allait pas, mais Mélaine resta muette.

Vers dix-sept heures trente, Mélaine partit. Les amies avaient rendez-vous le vendredi à quatorze heures pour faire une petite promenade. Manon et Pauline arrivèrent à l'heure, mais Mélaine n'était pas là. Les deux copines attendirent sur le banc. Au bout d'une heure d'attente, elles commencèrent à s'inquiéter. Elles décidèrent d'aller chez Mélaine, mais elle n'y était pas. Après avoir cherché de fond en comble Mélaine dans toute la ville, les deux amies étaient désespérées.

Tous les lundis et vendredis, Manon et Pauline vinrent sur ce banc et à chaque fois, elles attendaient une heure et repartaient désespérées en n'ayant plus aucune nouvelle de Mélaine. Les deux compères de Mélaine menèrent leur petite enquête. Elles pensaient que la Police ne les prendrait pas au sérieux et ne mènerait pas d'enquête pour retrouver Mélaine. Les deux copines demandèrent à tous les amis de Mélaine s'ils ne l'avaient pas vue, et à chaque fois, c'était la même réponse : personne n'avait revu Mélaine. Elles firent des voyages dans la ville natale de Mélaine. Ses parents ne l'avaient pas vue non plus. Manon et Pauline étaient résignées et décidèrent au bout d'un mois d'intenses recherches de ne pas les poursuivre.

En espérant que Mélaine revienne vivante et le plus vite possible.

Un beau jour, Manon et Pauline se rendirent avec leurs enfants sur ce même banc, au fond du port, et apprirent par une de leurs amies que Mélaine s'était fait abattre par un chasseur dans le Sud de l'Espagne. Elle partait en Afrique pour retrouver son bébé rouge-gorge.

LE BRIS Pierre

*Classe de troisième, professeur madame D'ARAUJO
Collège Jacques Prévert de Mimizan.*

Labouheyre, le 15 septembre 2014

Mon cher L...,

Un jour, l'amour rencontre l'amitié et lui dit : « Pourquoi existes-tu ? »

L'amitié répond : « C'est pour sécher les larmes que tu fais couler. »

Que l'on se voie ou pas n'est pas méchant, que l'on s'appelle ou pas n'est pas grave.

Car tu as tes engagements, ce que je comprends... Mais ce qui compte quand même c'est de garder le contact !

Un jour, on rencontre des gens, on s'attache, on leur confie des choses sur notre vie personnelle, des choses que l'on ne confierait jamais à personne.

On échange nos numéros, on s'appelle, on rigole. On s'amuse comme on n'oserait pas le faire avec une autre personne. On a enfin quelqu'un en qui on peut faire confiance ! On voit vraiment les personnes, juste exceptionnelles : des personnes qui sont capables de te faire sourire, rien qu'en les regardant.

Celui qui a toujours été là pour moi, un gars « mieux » que tous les autres, c'est toi. J'aurais voulu qu'on reste ensemble pour l'éternité. Sans toi, je n'en serais pas là ! On s'était attaché l'un à l'autre en si peu de temps. J'aurais tout fait pour ton bonheur. Tu comptais plus que n'importe qui.

Aujourd'hui, je ne sais pas si tu réalises à quel point tu m'étais indispensable...

Tu es celui qui a toujours su me redonner le sourire, celui pour qui je me battrais jusqu'au bout. Tu as été le seul à rester avec moi, on s'était promis d'avancer main dans la main et on s'était juré de ne jamais se les lâcher ! Tu étais celui qui a toujours su trouver les mots justes pour me relever. J'avais une confiance absolue en toi, tu étais mon « quotidien ». Tu étais le meilleur de tous, tu m'étais devenu irremplaçable. Tu m'as sauvée de tous ces gens qui n'en valaient même pas la peine, tu m'as montré ce qu'était une vraie amitié. Tu étais le meilleur à mes yeux ! C'est grâce à des personnes comme toi que je suis arrivée à avancer. Tu étais devenu celui qui avait la meilleure place dans mon cœur. Tu étais mon meilleur ami, un frère, mon clone, mon tout !

Souviens-toi... Tu savais que quand tu avais mal au cœur, tu pouvais toujours te confier à moi. Je ne savais peut-être pas guérir la souffrance que tu portais, mais j'essayais quand même de l'atténuer. Ton chagrin devenait ma peine, ton sourire mon monde, car les sourires font de notre monde une meilleure place à vivre.

Depuis longtemps, on dit aussi que les diamants sont précieux, mais l'amitié, elle, n'a pas de prix.

Seulement un jour, où je pensais que tu étais bien plus qu'une simple personne, j'ai appris que ce n'était qu'un mauvais tour. Tu m'as lâchement abandonnée ! Tu m'as fait tellement souffrir...

J'ai pleuré pour toi, ce garçon que je croyais si parfait ! Quand je pense que tu t'es servi de moi juste pour avoir quelqu'un d'autre à tes côtés. Tu me dégoûtes. Mais est-ce que jusqu'à présent, tu n'as fait que de me mentir ? Tu sens la rage qui est en moi, prête à éclater, au moment où je t'écris cette lettre ? Tu te souviens de notre si belle amitié ? Eh bien cette amitié est terminée !

Maintenant un grand trou noir t'a envahi. Et moi qui continue de pleurer tandis que toi tu ris avec d'autres personnes, que tu dis être tes « amis »... Est-ce que tu leur mens comme tu m'as menti ? Est-ce que plus tard elles se feront piéger aussi ?

Maintenant qui est ta meilleure amie ? Pour toi, je n'existe plus, mais pour moi, tu as été la meilleure rencontre de toute mon existence.

Maintenant c'est évident que toi et moi n'avons plus vraiment grand-chose en commun : on a tellement changé tous les deux...

« La véritable amitié, c'est comme la santé, tu n'en connais la valeur que lorsque tu l'as perdue ».

Tu sais quoi ? Tais-toi, car oui tu as trop parlé... beaucoup trop.

Donc maintenant, écoute-moi. Lis-moi jusqu'au bout ! Je n'ai pas l'intention de me taire à présent ! Tu m'as dit des choses insensées, tu m'as influencée, et même manipulée.

Cela t'a apporté quoi ? De la satisfaction ? Bravo, vraiment ! Tu n'es qu'un hypocrite parmi tant d'autres, tu t'amuses à détruire des vies ? Tu n'as pas de cœur ? Je ... non ! Tu me dégoûtes.

Il ne manquait plus qu'une marche et je ... J'étais vraiment naïve de croire que tu t'intéresses à moi..., que tu n'étais pas comme les autres, pour le coup ! Tu étais quelqu'un de bien à mes yeux. Pourquoi m'avoir fait autant de mal ? Après toutes tes jolies paroles ? J'étais sûrement en manque d'am... ou d'affection. Peut-être que je me sentais seule, abandonnée, délaissée. Je voulais peut-être que l'on s'occupe de moi, puisque je m'occupais tout le temps des autres.

Explique-moi : tu m'as fait du mal mais tu disais m'aimer comme un père, comme un frère non ? Alors tout cela était faux ? Je ne peux...

Je me sentais si bien, au début. Tu étais peut-être l'ami que je cherchais, j'aimerais comprendre P-O-U-R-Q-U-O-I ? J'étais innocente moi... innocente ! Je n'avais rien demandé ! J'étais juste mal, j'avais besoin d'un pilier et toi tu en as profité... Tu n'avais pas le droit ! Je te déteste mais je...

Bref, tu as joué avec moi, comme un pauvre jouet pour enfant... Et moi je ne m'en suis pas rendu compte.

L... & Anne-Caroline soi-disant une amitié pour l'éternité.
Maintenant, vivons la vie telle que l'on nous l'écrit.
De moi, devenue ton insignifiante...

PS : Peut-être que... nous pourrions... je ne sais plus...

MULLER Anne-Caroline
Classe de troisième, professeur madame BRASTENHOFER
Collège Félix Arnaud de Labouheyre

Irène

Irène se prélassait au soleil en compagnie de sa meilleure amie Lira. Elles étaient encore pâles car on n'était qu'au début de l'été et elles n'avaient pas eu le temps de prendre des couleurs.

Elles se reposaient, dans un jardin, sous les rayons du soleil lorsqu'un jeune garçon passa à côté d'elles. Lira demanda à Irène si elle le connaissait. Celle-ci dit qu'il s'appelait Éric et qu'il vivait dans la maison voisine. Éric n'était pas très grand mais un peu joufflu. Irène lui sourit et le salua mais il ne lui répondit pas. Lira étonnée, se tourna vers son amie qui ne semblait pas du tout étonnée. Lira lui demanda pourquoi le jeune garçon ne l'avait pas saluée. Irène répondit qu'il ne la saluait jamais. Elle lui dit qu'elle pensait qu'Éric était sourd ou alors qu'il était très mal poli. Le soir tombait et les deux amies s'endormirent paisiblement.

Le lendemain matin, le soleil se levait lentement tandis qu'Irène se réveillait doucement. Mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle ne trouva pas son amie Lira. Elle l'attendit toute la journée dans le jardin, mais son amie n'arrivait jamais. Tard dans l'après-midi, Éric arriva dans le jardin et se rapprocha d'Irène. Celle-ci, pensant qu'il passerait devant elle comme à son habitude sans dire un mot, fut surprise lorsque le garçon se pencha sur elle. Elle le salua mais il ne répondit pas et d'un coup violent, il l'empoigna et la conduisit chez lui sans dire un mot. Là-bas, elle retrouva son amie Lira très mal en point. Éric s'empara d'un couteau et coupa Irène pour la mettre ensuite avec son amie dans une pâte à tarte. Éric fit cuire sa tarte et la présenta à ses amis en disant :

« C'est une tarte faite avec les fraises de mon jardin. »

Et ils dégustèrent la tarte aux fraises.

PERSILLON Marine
Classe de troisième, professeur madame D'ARAUJO
Collège Jacques Prévert de Mimizan

Irène

Irène habitait dans une petite ville aux alentours de Paris. Elle était très maladroite et étourdie. Elle pensait être victime d'une malédiction. Partout où elle allait, elle était rejetée.

Irène n'avait pas de famille, seulement une cachette dans laquelle elle se réfugiait pour pleurer.

Un jour, Irène avait terriblement faim mais ne savait pas où trouver à manger. Elle alla donc dans une petite ruelle où elle choisit la maison la plus grande et la plus belle. Elle entra et se dirigea vers la cuisine mais elle était trop petite pour atteindre la poignée du réfrigérateur. Elle pensa « ce sont des géants qui vivent ici ! »

Elle réussit enfin à attraper une demi-baguette de pain qu'elle coupa en petits morceaux et avala comme si elle n'avait pas mangé depuis une semaine. Irène, qui était aussi très curieuse, entreprit une visite de la maison. Elle traversa le couloir et arriva dans une grande pièce qui devait être le salon. À cet endroit, se trouvait une femme assez âgée et un chat de gouttière qui buvait du lait. La femme regardait un reportage à la télévision, elle était assise dos à Irène qui en profita et s'installa pour regarder le reportage.

Après quelques minutes, la femme se rendit compte de la présence d'Irène et la jeta dehors à coups de balai. Irène courait, le chat à ses trousses. Une fois hors d'atteinte, elle pensa : « Oh ! Que c'est dur d'être une souris de nos jours ! ». Et comme à chaque fois, la pauvre bête rentra dans sa cachette pour pleurer.

PERSILLON Sonia

Classe de troisième, professeur madame D'ARAUJO

Collège Jacques Prévert de Mimizan

J'aurais pu naître dans les bidonvilles,
À crever de chaud, à faire dix kilomètres pour aller en ville,
J'aurais pu naître avec eux,
Sans me soucier de mes envies et de ce que je veux.

Et si j'avais habité avec ces bourgeois,
Je serais sûrement devenue égoïste,
Avec un air d'irréaliste,
Et un grain de désarroi.

Peut-être même que je serais restée ailleurs,
Si je ne t'avais pas rencontré,
Si je ne t'avais pas exploré
Quand on s'est croisés ces dernières heures.

Je sais que j'aurais été différente
J'aurais peut-être bien pu être méchante,
Mais que voulez-vous
Je ne peux qu'imaginer le tout.

Alors je rêve de l'autre monde
Celui qui se nourrit d'obscurité
Et qui vomit toutes ces ondes
Tout en restant éclairé.

Mais je me réveille,
Je m'émerveille
De tous ces bonheurs
Qui se croisent avec mes frayeurs.

J'ai la chance d'être née ici
Loin de ces guerres,
Loin de ces misères,
Car là où je suis il y a de la vie.

Pourtant j'ai peur de me réveiller un jour
Quelque part, ailleurs, là où se trouve l'amour,
Là où habite la souffrance en colocation avec la trahison
Là où je suis sûre qu'il y a des décisions.

Alors j'aurais pu naître avec eux,
Et je le sais,
Simplement ce n'est pas la réalité,
Je peux juste espérer que le monde aille mieux.

Je ne suis pas à leur place,
Pourtant j'essaie de m'y mettre
En écrivant des masses
Et en espérant de tout mon être...

TROQUIER Aurélie
Classe de troisième, professeur madame LORENTZ
Collège Nelson Mandela de Biscarrosse

Chardonneret

Il faisait beau, les champs étaient fleuris, Simon chantait, il était heureux. Comme Simon vivait près d'un champ de chardon et qu'il en raffolait, tous les matins, il partait faire sa récolte.

Ce matin-là, il fit sa cueillette avec George, son ami d'enfance. Le chemin n'était pas bien long, ils furent là-bas cinq minutes plus tard.

Alors que George commençait le travail, Simon salua le propriétaire qui gardait fièrement son champ. Après une petite heure, ils prirent le chemin du retour.

Une fois chez lui, Simon rangea précieusement ses graines qu'il aimait tant. Simon n'était pas très riche, des brindilles en guise de matelas et des feuilles comme couverture. Il se coucha dans son misérable habitat puis dormit.

Au beau matin, il enfila son manteau coloré et prit la route du champ en chantant. Aujourd'hui il était seul, le soleil brûlait déjà. Arrivé au champ, il commença la cueillette. Lorsqu'il voulut partir, il s'approcha du propriétaire. Alors qu'il allait le saluer, un projectile le transperça et un petit garçon s'exclama :

« Papa ! Je l'ai eu ! Il s'est approché de l'épouvantail et j'ai tiré.
- Bien joué ! C'est un chardonneret. »

VIGNÈRES Tom
Classe de troisième, professeur madame D'ARAUJO
Collège Jacques Prévert de Mimizan

Sélection pour participer au niveau national

La lecture

Mon activité préférée est la lecture. Je peux lire assise, couchée, accroupie. Tant que je suis bien, j'arrive à me concentrer sur mon livre. Je le fais dans le calme ou dans le bruit, en groupe ou toute seule. Je peux lire partout (à l'école, chez moi, en voiture, ...). J'aime surtout les livres d'enquêtes.

J'aime cette activité car lorsque je m'ennuie, au lieu d'aller sur les jeux vidéo, je prends un livre et je lis. Je l'aime aussi pour ses histoires qui me plaisent tout le temps.

Je ressens de la tristesse si l'histoire est triste, de la joie si elle est joyeuse...

Elle m'inspire, elle me renseigne. Grâce à elle j'apprends beaucoup de choses.

La lecture, je ne pourrai jamais m'en passer !

C'est ma passion.

DENUEL Elsa

*Classe de CM2, professeur monsieur LALANNE
École primaire de Saint Perdon*

En ces temps anciens, vivait un jeune garçon prénommé Xavier. Il vivait dans un village au bord de la mer. Chaque jour, il partait en mer tout seul pour pêcher : il pêchait des lieus et des vieilles puis il les vendait au marché du village.

Mais un jour, en partant en mer, il se perdit. Pendant une semaine, il erra. Puis, le matin du huitième jour, il s'échoua sur une île étrange où les arbres étaient gigantesques, les fleurs énormes et les insectes disproportionnés.

Il se demanda où il se trouvait, quand il entendit un bruit dans les buissons. Un loup aux merveilleux et courts poils blancs en sortit. Xavier était intrigué :

« Qui es-tu et où suis-je ? s'exclama-t-il.

- Je m'appelle « Le Blanc », tu es sur l'île de Dress Rosa. Et comment t'appelles-tu ? demanda le loup.

- Je m'appelle Xavier et tu ne vas pas me manger ? l'interrogea le jeune homme.

- Non, je suis végétarien, répondit Le Blanc ».

Et à ce moment-là, le ventre de l'enfant se mit à gargouiller. La bête lui dit de la suivre pour lui trouver de la nourriture. Ils marchèrent pendant plus d'une demi-heure et au bout d'un moment, l'animal désigna une belle fleur et lui expliqua que le nectar de celle-ci était comestible. Xavier en but une bonne quantité, après s'être rassasié, le loup l'emmena dans un arbre où tout l'espace avait été aménagé. Comme la nuit commençait à tomber et que le jeune garçon était fatigué après cette journée, il alla se coucher dans une sorte de lit en fourrure et en végétaux.

Il avait très bien dormi et était en pleine forme mais il ne savait pas où était Le Blanc donc il le chercha dans la forêt de fleurs mais il n'y était pas, dans le désert d'insectes, mais il n'y était pas, dans le méli-mélo d'arbres, mais il n'y était toujours pas ! Il ne restait qu'un seul endroit : c'était le marécage, l'endroit le plus dangereux de l'île. En s'aventurant dans le

marécage, il vit le loup se battre avec des monstres faits de boue et de branches mortes. L'animal réussit à battre les créatures et à s'enfuir avec Xavier. Le loup était gravement blessé. À ce moment-là, la bête était mourante. Le jeune garçon demanda :

« Que puis-je faire pour te sauver ?

- Il faut que tu ailles chercher la rose de cristal en haut de L'Arbre du Monde, répondit Le Blanc. »

À ce moment, il alla chercher la rose de cristal en haut de L'Arbre du Monde au péril de sa vie, il affronta le Dieu Végéta. Au bout du combat, le dieu voulut bien lui donner la fleur légendaire mais à une seule condition. Xavier devait rester sur cette île pour toujours. Il accepta.

Il fit le vœu de sauver le loup. Le vœu fut exaucé.

Xavier et Le Blanc finirent leurs jours heureux sur l'île de Dress Rosa.

DEMARTRES Yann

Classe de sixième, professeur madame D'ARAUJO

Collège Jacques Prévert de Mimizan

Oh toi...

Depuis ce jour d'automne où tu es parti loin de moi, sans possibilité de se revoir, une nostalgie s'empare de mon âme dès que ce souvenir m'envahit.

Je t'écris cette lettre pour m'informer de ce que tu deviens depuis tout ce temps : savoir si tu es heureux de ta nouvelle vie et si tu as continué tes études d'architecture qui te plaisaient tant. Fais-tu toujours du rugby ? À cinq ans déjà c'était ta passion.

De mon côté, tout va bien. J'ai continué mes études de droit que j'ai réussies avec succès. Le hand-ball fait toujours partie de ma vie et le sport aussi. Je suis maintenant mariée et j'ai deux enfants, une fille et un garçon.

Je t'écris cette lettre avec beaucoup d'émotion car tous ces moments passés ensemble me manquent et ton soutien permanent, qui aujourd'hui n'existe plus, aussi. Un vide s'est formé et ne s'est jamais comblé. Le temps n'efface rien : il ne fait qu'accentuer ton absence. Cette amitié si forte qui nous liait auparavant, cette amitié unique que personne ne peut comprendre, cette amitié que l'on pensait au-dessus de tout s'est éteinte.

Qui aurait pu penser que toutes ces années plus tard notre duo connu de tous se serait finalement séparé ?

Au fil du temps, notre entourage change, évolue, se diversifie mais jamais personne ne pourra te remplacer. C'est une vraie amitié comme je la conçois : sincère, naturelle, avec des hauts, des bas mais surtout la confiance. L'amitié c'est donner sa vie pour l'autre, bien plus qu'une simple relation, un lien indéfectible. Tout cela nous représente parfaitement.

Ces années sans te voir m'ont paru une éternité, comme une épreuve qui se mettait entre nous.

Chaque chose me faisait penser à toi. Tant de moments partagés puis plus rien du jour au lendemain ! Un monde s'écroule et l'obligation de revenir à la réalité s'impose.

Je te mentirais si je te disais que je ne t'en veux pas, ce sentiment d'abandon, cette lâcheté venant de toi... Mais j'ai compris il y a bien longtemps que tu n'y pouvais rien et certaines fois il vaut mieux oublier pour mieux se retrouver.

J'attends ta réponse avec impatience.

Ta chère amie,
Emma.

BERNAT Emma
*Classe de troisième, professeur madame BRASTENHOFER
Collège Félix Arnaudin de Labouheyre.*

Une amitié de folie

Sarah, en qui avez-vous le plus confiance ?

Confiance en qui ? Il me reposait toujours la même question, espérant que je donne une autre réponse à chaque fois, une autre personne, autre qu'Émily. Mais Émily était la personne en qui j'avais le plus confiance. Cependant tout comme les autres fois, il ne me croirait pas. Pas plus que mes autres psychiatres que j'avais vus avant lui. Pour eux Émily n'existait pas, mais je savais qu'elle était réelle, même si je ne l'avais jamais vue de « face ». Elle était bien trop timide pour cela. Pour discuter, j'utilisais un objet qui me renvoyait son reflet car sinon Émily partait toujours avant que je me retourne pour la voir « vraiment ».

Mon psychiatre, un jeune homme blond, attendait ma réponse à sa question. J'hésitai mais je devais être honnête avec lui. Alors je pris mon courage à deux mains et lui répondis encore une fois « Émily ».

L'homme soupira à l'annonce de cette réponse. « Émily n'existe pas. Sarah l'a inventée pour compenser le fait qu'elle n'avait pas d'ami. On la voyait souvent parler seule et réagissant comme si quelqu'un était à côté d'elle. » Voilà les pensées de mon interlocuteur !

Il réfléchit à la meilleure façon de lui faire comprendre qu'Émily était une personne imaginaire. Les quelques fois où il l'avait fait, elle avait réagi de façon brutale et la calmer nécessitait au minimum une heure. Regardant sa montre et constatant qu'il ne restait plus que quelques minutes avant la fin de la séance, il prit la décision de garder cette information secrète pour le moment.

Quelques heures après le rendez-vous, alors que je faisais mes courses quotidiennes, je revis Émily dans le reflet d'une vitre du magasin. Je cherchai un moyen de communiquer avec elle, sans trop me faire dévisager par les passants. La dernière fois que nous avons parlé ensemble, j'étais dans une foire. J'achetais des pommes. J'avais vu Émily dans la balance de pesée. J'avais commencé à discuter avec elle mais après quelques phrases échangées, j'avais très vite remarqué que tout le monde autour de moi me dévisageait comme si j'étais un monstre. Ce moment fut et restera l'un de mes pires souvenirs.

Je réfléchis quelques instants pour trouver le moyen de parler à Émily sans attirer l'attention. Je décidai d'aller dans les toilettes des dames pour être moins gênée par les gens. Après quelques minutes de marche, j'atteignis enfin ma destination. Je laissai mon chariot plein de provisions devant la porte puis, rentrai dans la pièce. Manque de chance, une petite file de femmes s'étendait depuis la porte des cabinets jusqu'aux lavabos. Après encore un temps de réflexion je m'approchai des miroirs. Je fis comme si je retouchais mon maquillage

puis simulai un appel sur mon portable. Tout le monde autour de moi penserait ainsi que je parlais à l'interlocuteur alors qu'en réalité je m'adressais à Emily.

« Qu'est-ce qu'il y a Emily ? »

- Ah ! Enfin tu daignes me répondre, ce n'est pas trop tôt ! Très convaincant ton petit entretien avec ton psy. Je parie que lui aussi pense que tu m'as inventée !

- Je ne t'ai pas inventée, je sais que tu existes, et puis j'y peux rien s'ils me pensent tous folle.

- En même temps il y a de quoi penser ça. Tu parles sans cesse à tes reflets et tu declares haut et fort que tu es folle.

- Je n'ai pas dit que j'étais folle, ce sont eux qui pensent ça. »

En prononçant cette phrase, j'avais cessé de parler à travers mon téléphone et discutai maintenant avec Emily.

La conversation reprit de plus belle :

« Alors pourquoi parles-tu à un miroir ? »

- Tu le sais très bien, je te parle en regardant le miroir parce que tu te caches derrière moi et que lorsque je me retourne tu disparaïs ! »

Fâchée, je rangeai mon téléphone dans mon sac d'un coup sec et me retournai pour sortir de la pièce. À peine eussé-je fait un pas que je remarquai toutes les personnes présentes dans la pièce. Elles me dévisageaient. L'une des femmes qui était près de la porte était en train d'appeler quelqu'un. Dès ses premiers mots, je compris qu'elle parlait à la police. J'essayai de sortir mais les autres femmes me retenaient. Puis après cinq minutes passées à me débattre, un policier entra et m'immobilisa. Alors que je tentais de m'échapper il m'injecta un tranquillisant...

Les heures passèrent et je me retrouvai à présent dans un institut psychiatrique vêtue d'un uniforme couleur crème. La pièce où j'étais enfermée se résumait à quatre murs en béton, un lit de camp avec une couverture pliée et déposée au pied de celui-ci, ainsi qu'une fenêtre, une chaise et un petit miroir.

Le docteur était venu me rendre visite peu après que l'on m'ait amenée dans cette salle. Il était vieux et barbu. Sur sa blouse blanche était inscrit son nom de famille. Lors de sa visite, il m'avait expliqué le règlement intérieur de l'établissement, l'heure des repas et celle des séances avec l'un des psychiatres. Puis il m'avait laissée seule en me recommandant de ne pas être en retard au repas du soir.

Les minutes s'écoulèrent lentement. Je tournai en rond dans la pièce. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais ici. Je n'avais pas de problème mental : juste une amie imaginaire d'après les pys que j'avais vus ! Pour autant... on n'envoyait pas les personnes dans un asile juste à cause d'un ami inventé ! Non... il devait y avoir autre chose. Mais quoi ? Je n'avais pas de casier judiciaire. J'avais un diplôme d'ingénieur et une famille normale. Fiancée à un homme charmant, je vivais dans un appartement confortable.

Alors que je réfléchissais à ce que j'avais pu faire je vis le miroir. Je le regardai me demandant si Emily m'avait suivie jusqu'ici. Apparemment oui. Elle me souriait, mais elle semblait triste.

« Qu'y a-t-il ? lui demandai-je. »

- Oh rien ! mis à part le fait qu'on se retrouve enfermées dans un asile. Sinon, tu vas tourner en rond longtemps comme ça ?

- Oh ça va, je fais ce que je veux et puis ce n'est pas comme si tu étais enfermée, répondis-je, agacée. Tu peux sortir quand tu veux !

- Mais non, je ne peux pas. Franchement je ne vais pas te laisser comme ça, ici, dans cet endroit, seule avec des fous ! Et puis c'est en partie à cause de moi que tu te retrouves là donc il me revient la lourde tâche de te faire sortir d'ici. Les amis c'est fait pour te sortir des mauvais pas, te réconforter quand tu en as besoin. On se dit tous nos secrets, on partage tout, on se fait confiance. Tu sais, il faut que tu sois honnête avec moi. Tu me considères bien comme une amie, non ? »

Je mis quelques instants avant de répondre quelque chose. Ce qu'elle m'avait dit était tellement vrai. Moi qui n'avais jamais réussi à mettre une définition sur ce mot, elle venait de le faire comme si on lui demandait le double de deux.

Nous passâmes plusieurs heures à discuter de tout et de rien, quand, soudain je remarquai qu'une personne était entrée dans la pièce pendant que je discutais avec Emily. Je la regardai quelques instants avant de comprendre qu'elle venait m'annoncer que j'avais manqué le dîner. À la manière dont il me regardait je compris qu'il m'avait sûrement vue en train de discuter toute seule.

Il devait être nouveau : la surprise pouvait se lire dans ses yeux. J'avais lu qu'une personne travaillant avec des patients mentalement dérangés ne devait en aucun cas exprimer un sentiment de surprise et de dégoût mais que, au contraire, il devait faire comme si ces personnes étaient normales. Il passa quelques instants à me dévisager puis il s'éclipsa de la salle, comprenant qu'il avait fait une erreur. Je me rassis alors, reprenant ma conversation avec Emily.

Une demi-heure plus tard, le docteur que j'avais vu en début d'après-midi revint suivi du jeune homme qui m'avait rendu visite trente minutes plus tôt. Il vint s'asseoir sur ma chaise pendant que je m'assis sur mon lit. Il me regarda puis engagea la conversation.

« Mademoiselle Bell, mon assistant est venu il y a maintenant trente-cinq minutes pour vous prévenir que vous étiez en retard au repas. Il m'a expliqué que lorsqu'il est entré dans cette pièce vous étiez assise devant le miroir et que vous parliez avec quelqu'un...

- Oui, mon amie imaginaire d'après mes nombreux psys ! l'interrompis-je.

- Mademoiselle, ce n'est pas tout à fait exact. J'ai émis une hypothèse suite à ce que m'a rapporté mon assistant. Afin de la confirmer, j'ai regardé des extraits des enregistrements vidéo depuis votre arrivée dans cet établissement. Et ce que j'ai trouvé confirme bien ce que j'ai pensé. J'ai toutes les raisons de croire, mademoiselle Bell, que vous souffrez de schizophrénie. »

LOIR-MONGAZON Jade

*Classe de troisième, professeur madame COMINOTTO
Collège Félix Arnaudin de Labouheyre.*

Si j'étais...

Si j'étais né en 43 à Sobibor
Entouré d'hommes gazés
Aurais-je été en tort
De les avoir laissés ?

Si j'étais né en Irak
Sous les tirs des mitraillettes
Est-ce que j'aurais été plus fort
Si j'avais été de leur côté ?

Si j'étais né à Slaviansk
Sous les décombres de ma maison
Entendant les tirs des tanks
Et voir mes parents réfléchir à une solution

Et si j'étais né dans l'un
De ces autres endroits
Aurais-je été le même
En ces temps de guerres...

PINIEC Laura

*Classe de troisième, professeur madame LORENTZ
Collège Nelson Mandela de Biscarrosse.*

Irène

J'étais tranquillement allongée dans une pièce, la plus calme possible. Tout, absolument tout, était d'un blanc immaculé. Deux lumières éclairaient mon visage. L'homme vêtu de vert pâle à mes côtés essayait de me rassurer et de me mettre en totale confiance. Il me répétait à maintes et maintes reprises :

« Ne sois pas paniquée, tout va bien se passer ».

Sauf qu'à ma place, la seule chose que vous voudriez faire, est de partir en courant. Au lieu de ça, je lui adressai le sourire le plus faux du monde. Je me repositionnai et il me regarda une dernière fois, puis je sentis un picotement. Quelques secondes plus tard, plus rien. Comme si la douleur s'était estompée, volatilisée. Alors que je m'accrochais à mon t-shirt trop ample, une douleur apparut, plus forte qu'à l'habitude. Je sentais que tout mon être allait se décomposer sous cette douleur insupportable. Que tous mes muscles allaient m'abandonner. L'homme me sourit espérant me rassurer, alors que ma seule pensée était de sortir de là.

La lumière bougea, changeant de place. Je fus prise de panique quand du sang apparut dans mon champ de vision. Je fermai brusquement mes yeux, laissant la douleur envahir mon être.

« C'est bientôt terminé, me disait-il ».

Seulement, j'étais persuadée du contraire. Je hochai rapidement la tête. La douleur s'estompa, me laissant quelques secondes pour reprendre mon souffle et prendre possession de la main de mon père. Les larmes se formaient aux coins de mes yeux quand la même douleur revint. Mes muscles lâchèrent prise :

« Encore un petit effort ! disait l'homme ».

Je souris et resserrai l'emprise sur la main de mon père :

« Je l'ai ! cria-t-il ».

La dent d'Irène fut arrachée.

PY Justine

Classe de troisième, professeur madame D'ARAUJO

Collège Jacques Prévert de Mimizan

La pièce de deux pence

Je ne voyais mon oncle et ma tante que très rarement. Nous habitons à Londres, mes parents et moi, et eux habitaient à Édimbourg, en Écosse. Aussi fus-je invitée à venir durant les vacances d'été. Par un jour de juin gris et frais, je montai donc dans un wagon bien rempli. Je m'assis à côté de la fenêtre et m'enfonçai dans un livre aussitôt sortie de la gare, tandis que le train s'ébranlait en crachant un panache de fumée. La cadence du train m'obligeait à avoir le nez presque sur mon livre, et lorsqu'un choc plus violent se produisit, mon visage heurta violemment ce dernier. En frottant mon nez douloureux, je relevai la tête et vis le paysage à la fenêtre.

Rien. Plus rien. Tout était couvert par une épaisse brume blanche et on ne voyait pas à un mètre. Je reportai mon attention à l'intérieur, contente d'être au chaud, lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus personne. Je n'entendais même plus le lointain bruit des conversations dans d'autres wagons. Un frisson courut le long de mon dos. J'avais l'étrange impression d'être la seule occupante de ce train.

Il ne s'arrêta que lorsque la brume prit les contours gris du soir. Tout ce temps, malgré mes efforts, je n'avais pas pu me détendre et je demeurais assise immobile sur la banquette, aussi loin que possible de la mince vitre qui me séparait de l'étrange extérieur. Soulagée d'être enfin arrivée, je me précipitai à la fenêtre, mais ce que je vis ne pouvait pas être ma destination. Éclairé par un seul lampadaire en fer forgé, le quai nu semblait surgir de nulle part. La brume se pressait autour de lui, l'envahissait presque, seulement tenue à distance par la faible lumière. Je reculai, effrayée, mais je me ressaisis immédiatement. Ce n'était certainement qu'une halte intermédiaire, et le train continuerait ensuite vers Édimbourg. Mais pourquoi cet arrêt ? Le quai était abandonné, il n'y avait personne.

Personne ? En observant l'endroit avec plus d'attention, je remarquai une petite loge, non loin du lampadaire, d'où émanait une douce lumière et dans laquelle je distinguais vaguement un homme lisant un journal. Un peu rassurée par cette scène banale, je me demandai quoi faire. Je n'avais que douze ans et c'était la première fois que je prenais le train toute seule. Je regardai le quai, me mordant la lèvre. Je ne savais même pas où j'étais et il n'y avait personne à qui le demander. À part l'homme dans la loge. Alors, prenant mon courage à deux mains, je soulevai ma valise et ouvris la porte du wagon. Dehors, il faisait froid et le vent humide pénétra dans mes vêtements. D'une main tremblante - et pas seulement de froid - je refermai la porte puis je me dirigeai vers la loge. Je ne voyais de l'homme que son journal et

le bout de ses doigts. Alors, me dressant sur la pointe des pieds (car j'étais petite pour mon âge) je lui demandai :

« Pourriez-vous me dire où... où je suis ? »

L'homme baissa brusquement son journal. Il était d'âge moyen, ses cheveux plus sel que poivre dressés dans tous les sens. Il me regarda par-dessus ses lunettes.

- Où vous êtes, mademoiselle ? Vous ne savez pas où vous êtes ? Voilà ce qui est extraordinaire, s'exclama-t-il. Je vais vous dire où vous êtes. Je dirais que vous êtes... juste là, et il désigna l'endroit où je me tenais. Je regardai mes pieds et mes lèvres commencèrent à trembler.

- Je veux juste savoir comment s'appelle cet endroit, chuchotai-je, je devais aller à Édimbourg mais le train, il... il...

Ma voix se brisa et mes yeux étaient remplis de larmes.

- Édimbourg ? s'exclama l'homme.

Je hochai la tête, incapable de parler. Le silence se prolongeant, je relevai la tête. L'homme me regardait, pensif. Puis, sous mes yeux ébahis, il écrivit quelques lignes sur une feuille qu'il glissa dans une enveloppe.

- Édimbourg n'existe pas, me dit-il alors en insistant sur chaque mot. Il y a un village un peu plus loin qui s'appelle Potterswood. Arrivée là-bas, vous irez voir l'antiquaire. Il habite dans un vieux hangar à la sortie du village, vous ne pouvez pas le manquer. Vous lui donnerez cette lettre de ma part. Il se pencha vers moi.

- Surtout, ne la montrez à personne et ne posez pas de questions. Il insista, sur la fin. Vous avez bien compris ? Vous ne posez pas de questions. »

Il se rassit et reprit son journal. Ne sachant que faire, je me retournai vers le train, mais je vis alors qu'il n'était plus là. Je ne distinguais que les rails, puis la masse tournoyante de la brume. Il n'y avait pas de retour. Je tenais la lettre à la main, pourtant je ne pus me résoudre à partir. J'avais peur, et des milliers d'avertissements reçus me revinrent en tête. *Ne parle pas aux inconnus. Ne pars pas avec eux. Si tu es perdue, rends-toi à l'endroit où l'on s'est vus pour la dernière fois.* Mais le train était parti et je ne pouvais pas rester sur ce quai froid et abandonné toute la nuit. Ce fut l'homme qui me décida à partir. Il releva la tête et, voyant que j'étais toujours là, il me dit gentiment : la route est là-bas, puis replongea dans son journal. Je n'avais plus qu'à me mettre en route. Je marchai dans la direction indiquée, jusqu'à un escalier qui s'enfonçait dans la nuit. Après un instant d'hésitation, j'entamai la descente. En bas, l'obscurité était intense. Je fis quelques pas hésitants, puis m'arrêtai pour scruter les alentours. La brume était toujours aussi épaisse, mais j'apercevais vaguement la lande sauvage de part et d'autre de la route et la bruyère à mes pieds. Au loin, les arbres noirs se découpaient sur le ciel bleu et étrangement clair. Je me retournai, désireuse de retourner à la lumière du quai, mais il avait entièrement disparu. Pourtant je tenais toujours à la main la lettre que l'homme m'avait donnée et la peur commença à me serrer le ventre. Je me mis à marcher dans la direction qu'il m'avait indiquée, la seule option que j'avais. Le train avait disparu, le quai et l'homme aussi. Et si je disparaissais moi aussi ? La panique monta en moi et la marche se transforma en course. La brume tourbillonnait autour de mes chevilles, doigts avides qui tentaient de me saisir, je ne voyais presque plus rien, et je suivais le chemin à tâtons, ma lourde valise heurtant mes jambes, menaçant de me faire trébucher. Mais je me maintins debout avec toute la volonté que je possédais, car je savais au fond de moi que si je tombais, je ne pourrais plus me relever.

Après ce qui me sembla être une éternité, je finis par apercevoir le village. Je regardai avec envie les quelques maisons blanches, havres de paix d'où émanait une douce lumière. Mais là n'était pas ma destination. Un chemin envahi de broussailles menait à un hangar grisâtre à l'écart de la route. Une large enseigne défraîchie était l'unique détail qui me permit d'identifier la bâtisse comme étant ce que je cherchais. Sur l'immense porte en tôle gondolée, je vis un

grossier cadenas, mais en le touchant, je m'aperçus qu'il était ouvert. Je frappai à la porte, hésitante, sans véritablement espérer de réponse. Pourtant, une voix profonde et sans âge me répondit.

« Entrez. »

Je me débattis avec la lourde porte, et je dus me cambrer et tirer avec mes deux mains pour l'ouvrir. Avec un bruit grinçant, elle finit par coulisser. Le hangar était sombre et sentait le renfermé. Partout, sur plusieurs pieds de haut, des immenses cartons formaient des piliers tordus qui semblaient vouloir toucher le toit. Entre eux, des armoires, meubles, vélos, jouets, vaisselle, marionnettes et broderies, maisons de poupées et valises, tableaux et radios, délabrés ou presque neufs, tous couverts de poussière s'entassaient de part et d'autre d'un mince sentier qui se faufilait tel un serpent dément entre tous ces objets hétéroclites. Le merveilleux se mêlait au macabre de ce monde abandonné, témoignage de la belle vie passée. Cet endroit était fantastique.

« Ceci doit être un rêve, murmurai-je. La tête levée pour apercevoir le haut des piliers de cartons qui se penchaient dangereusement au-dessus de l'allée, je me faufilai entre les objets. Aucun son ne me parvenait, seul l'écho de mes pas résonnait dans l'espace.

- Y a-t-il quelqu'un ? criai-je et ce fut à cet instant que je débouchai sur un petit espace aménagé entre les vieilleries au fond du hangar, juste assez grand pour accueillir un large bureau et son occupant. Il était tellement en harmonie avec l'entourage que je mis un temps à remarquer réellement sa présence. Ses yeux pétillants et curieux m'observaient, alors que je détaillais ses cheveux blancs hirsutes, ses bras extrêmement maigres enserrés dans une redingote bleue délavée, le col de sa chemise entouré par un foulard rouge et ses lunettes en demi-lune.

- L'examen est fini ? lança-t-il.

Je sursautai et fermai vite ma bouche entrouverte. Pourtant, je vis qu'il n'y avait aucune méchanceté dans son expression.

- Bonsoir monsieur, j'ai... j'ai une lettre pour vous, bredouillai-je. Il tendit sa main rêche avec un mouvement sec et rapide et j'y déposai l'enveloppe. Son visage ne trahissait rien quant au contenu de la lettre.

- Vous ne semblez pas être à l'aise.

Je relevai la tête, surprise.

- C'est-à-dire que je...

- Je me demande toujours comment ils font pour se souvenir de leur vie...

- Le Conteur te dirait que ceci n'est pas la mort, intervint une voix près de moi.

Je criai. Il n'y avait là qu'un très beau chat, allongé paresseusement sur une pile de cartons. Se pouvait-il qu'il ait parlé ? L'antiquaire secoua la tête, irrité.

- Syllin, nous en avons parlé tant de fois et nous ne sommes jamais d'accord.

Le chat sauta lestement sur le bureau.

- Oui, parce que tu es un vieillard têtu et morose qui n'écoute que son pessimisme. Mon maître dit...

- Ton maître dit beaucoup de choses dont la moitié pour conter ses histoires qui lui assurent son pain journalier, un quart pour dire des fariboles et le dernier quart pour parler de choses sérieuses en se moquant !

- Cela ne te ferait pas de mal de rire un peu, vieil homme !

- Cela suffit ! N'oublie pas que nous sommes en présence d'une jeune demoiselle. Où sont tes manières, matou ?

L'antiquaire se tourna vers moi, qui n'avais pas pu m'empêcher de rire à cet échange.

- À ce propos, mademoiselle, le chat que voici va vous emmener voir son maître. Le Conteur pourra vous aider à rentrer chez vous, il a l'habitude. Dépêche-toi, le chat, sais-tu où est ce saltimbanque ? Ah, ne me dis rien, il est sans doute en train de conter fleurette à la jolie fille de l'aubergiste.

- C'est bien un conteur !

- Garde ton humour pour toi, Syllin. Enfin, notre petite perdue tombe de sommeil, elle pourra loger à l'hôtel et demain, le Conteur l'emmènera au train. »

L'hôtel, une jolie bâtisse blanche au bord de l'eau, était tenu par une grande femme maternelle qui m'installa à une table et me conduisit après un bon repas à ma petite chambre. Une fois entre mes draps, je regardai le ciel, toujours aussi clair alors qu'autour de moi, dans la chambre et dans les rues, il faisait sombre. Je me demandai si ceci était un rêve ou si les chats pouvaient vraiment parler et les trains disparaître. Mais je m'endormis avant d'avoir terminé cette pensée.

Le lendemain matin, après le petit-déjeuner, Syllin m'emmena dehors où il me présenta son maître. Le Conteur était un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux blonds et aux yeux de violettes. Il était vêtu assez pauvrement d'un large pantalon et d'une chemise à carreaux usée. Syllin sauta sur son épaule et le Conteur souleva son gavroche noir en guise de salut. Cependant son large sourire ruinait tout aspect formel.

« Alors, Missy, prête à partir ?

- Où va-t-on ? L'antiquaire a parlé d'un train, mais il a disparu, je l'ai vu. Il n'existe...

- Il n'existe pas ?

Le Conteur se retourna vivement. Son expression était indéchiffrable mais j'étais trop effarée pour y prêter attention. J'étais complètement perdue.

- Je ne sais pas, je ne sais plus. Tout est si étrange... Je ne sais plus ce qui est vrai ou faux...

Mon visage était soudain baigné de larmes. Le Conteur s'en aperçut et prit quelque chose dans sa poche.

- Regarde, me dit-il. Il tenait une pièce de deux pence. Si je lance cette pièce en l'air et la rattrape entre mes mains, il joint le geste à la parole, retombe-t-elle sur pile ou sur face ? Si je tourne mes mains vers un côté, ce sera... face, et de l'autre côté pile. Ce que je vois dépend entièrement de la façon dont je tourne mes mains. Imagine-toi que la Vérité est semblable à cette pièce. Elle possède plusieurs faces, et tout dépend de ton point de vue pour les apprécier. Bien sûr, tu ne pourras jamais retourner ainsi la Vérité entre tes mains, et d'ailleurs, la Vérité possède parfois un nombre infini de facettes, dont certaines n'ont encore jamais été vues par l'homme, et personne n'en a aperçu la totalité. Cela est impossible, car tout regard d'humain est subjectif, lui est propre, même si nous nous efforçons d'être le plus objectif possible. Mais le fait que nous ne voyons qu'une ou deux facettes de la Vérité ne discrédite pas notre regard car il contient des bribes de celle-ci. Ce qui est « réel » ou « vrai » pour toi l'est donc dans un sens. »

L'antiquaire avait raison : ce garçon divaguait. Je voulais une explication claire et rationnelle. S'il refusait de me la donner, je me la donnerais moi-même. Je m'arrêtai au milieu de la route.

« Les trains disparaissent. Les chats parlent. Le ciel est bleu comme s'il faisait jour mais il fait nuit noire au sol. Ici, Edimbourg n'existe pas. Donc ceci n'est pas réel. Ce doit être un rêve.

- Et si c'était un rêve, qu'est-ce que cela ferait ?

- Les rêves ne sont pas réels, ils ne sont pas vrais.

Le Conteur pencha la tête sur le côté.

- Immatériels, peut-être. Mais pourquoi irréels ? L'âme, qui est chose immatérielle, est bien étroitement liée au corps, chose bien réelle, et fonctionne avec lui. Tu es d'accord avec moi ?

Je ne sus quoi en penser. Il se trémoussait, impatient de se faire comprendre.

- Le corps est réel, il existe, on peut aisément le vérifier, dit-il et il tira doucement sur mes cheveux, taquin.

- Aïe ! dis-je en riant, plus pour la forme que pour autre chose.

- Si on ne considérait comme étant « réelles » ou « vraies » que les choses que l'on peut toucher, les pensées ne rentreraient pas dans cette catégorie non plus. On dit souvent « voir c'est croire » mais je ne suis pas d'accord. Lorsque je tiens cette pièce de deux pence entre

mes doigts, je ne peux en voir qu'un seul côté, quelle que soit la façon dont je la tourne. Pourtant, la certitude de l'existence de l'une n'empêche pas la véracité de l'autre.

Je bâillai, car je tombai soudain de sommeil. Le Conteur sourit, un sourire un peu de travers, doux, moqueur et confiant.

- Mon discours t'endort ? Tu ne seras pas la première. Tu pourras dormir dans le train. »
Je ne me rappelle plus comment je me suis retrouvée dans le train, ni le reste du trajet, seulement le wagon et la banquette confortable.

« Conteur, murmurai-je avant de m'endormir, reviendrais-tu un jour ici ?

- Peut-être, dit-il, tout dépend de la façon dont tu tournes la pièce de deux pence. »
Il sourit et je m'endormis.

Je fus réveillée par le froid et le sifflet du train. Autour de moi, le vacarme régnait et la banquette n'était plus confortable du tout. J'essayai de me relever, mais une fulgurante douleur à la tête me fit retomber en gémissant.

« Ne bouge pas, petite, dit une voix d'homme près de moi. J'ouvris les yeux. Le ciel était gris et l'homme, en vêtements de pompier, m'extirpait d'entre les décombres du train. Près de lui se tenaient une femme en pleurs, un grand homme et une jeune fille : maman, papa et ma sœur Susan. Partout, des gens s'agitaient autour de la carcasse déraillée. Mais où était le Conteur ?

- Où est le Conteur ? demandai-je. Où est-il ?

- Ne t'inquiète pas, chérie, tout va bien, tout va s'arranger, me dit ma mère en me caressant les cheveux. Le train a déraillé et tu sembles être restée inconsciente durant presque deux jours. Ils t'ont cherchée sans relâche. Dieu merci tu n'es pas blessée ! Nous avons eu si peur de t'avoir perdue, ma petite chérie. »

Deux semaines plus tard, je pus quitter l'hôpital et rentrer à Londres avec mes parents. Je n'avais gardé de l'accident qu'une légère commotion cérébrale et un gros rhume. J'attendais sur le quai lorsque mes parents et ma sœur partirent acheter les tickets. Je pensais à mes étranges souvenirs, si clairs, de ce rêve que j'avais eu alors que j'étais inconsciente, car je m'étais convaincue peu à peu que c'était bien un rêve. Mais en me rappelant les paroles du Conteur, je n'étais plus sûre de rien. Un train entra dans la gare et s'arrêta. Et moi je pensais à un autre quai, à une autre gare et à un autre train... Quelqu'un m'observait. En face de moi, sur l'autre quai, séparé de moi par les rails, un jeune homme en costume gris clair me regardait avec un sourire un peu de travers, doux, moqueur et confiant. Ses yeux de violettes rencontrèrent les miens. Il sortit une pièce de monnaie de sa poche, la lança en l'air et la rattrapa entre ses mains. Il les tourna sur le côté et les ouvrit. Il semblait observer un instant l'issue du lancer, pensif, puis il releva la tête, m'envoya un petit clin d'œil et s'en alla, sa silhouette se découpant dans le long couloir de la gare.

DUPRAT Émilie

Classe de seconde, professeur madame GRELET

Lycée Despiau de Mont de Marsan

Le poids du passé

Mathieu revenait de l'enterrement de son grand-père, Herman Von Bergmann en ce chaud mois d'août 1980. Il avait 81 ans. Mathieu ne l'avait jamais connu, son père avait tout fait pour cela. Il ne sut jamais pourquoi et n'étant pas d'une nature très curieuse, s'était contenté des vagues explications qui lui avaient été données. Mathieu était agent immobilier à Füssen, en Allemagne, son père s'était donc dit qu'il serait plus à même de vendre au meilleur prix et au plus vite la maison d'Herman qui se trouvait à Buenos Aires.

Mathieu avait pris l'avion pour s'y rendre. Il regardait pensivement le paysage à travers le hublot. Que trouverait-il sous ces nuages, en Argentine ? Il n'avait jamais quitté l'Allemagne, il avait peur de l'inconnu. Mais cette fois il était prêt à l'affronter. L'avion se posa doucement sur la piste d'atterrissage, il en descendit hâtivement, et au bout du terminal de l'aéroport, récupéra au plus vite ses bagages. Il héla un taxi, il fallait se rendre au plus vite à l'enterrement, il était déjà en retard. La maison se trouvait dans un village à la périphérie de la mégapole. L'effervescence de la ville s'estompait au fil des kilomètres. Le paysage étrangement, était plus beau vu d'ici que des airs. Les maisons étaient toutes blanches, les vêtements des femmes colorés. Des enfants jouaient près d'une fontaine, il passa devant un marché rempli de fruits et légumes exotiques, de tissus, de foulards aux teintes vives et de pots en terre cuite. « On dirait qu'un peintre me présentait sa palette de couleur ! ». Mais il savait que l'envers du décor était plutôt sombre. Il s'était renseigné sur le pays avant de venir, la junta militaire avait fait « disparaître » des milliers d'Argentins et fusillé d'autres.

Mathieu ouvrit la fenêtre de la voiture et inspira l'air extérieur. C'était étrange d'aller à l'enterrement d'une personne que l'on ne connaissait pas. Le taxi s'engagea sur un chemin poussiéreux puis s'arrêta devant un carrefour.

« Monsieur, il va falloir que vous descendiez, je ne peux pas aller plus loin, la route y est trop mauvaise.

- Mais comment vais-je me rendre à l'enterrement ?

- C'est plus très loin, à peine quinze minutes à pied. Prenez le chemin de droite puis après, prenez toujours tout droit. Vous ne risquez pas de vous perdre. »

Mathieu paya le chauffeur puis partit. Il arriva dans un petit cimetière misérable. Les passages qui sinuaient entre chaque tombe étaient parsemés de mauvaises herbes, on ne voyait plus aucun nom sur les croix et les fleurs y étaient rares. Mathieu trouva à ce cimetière un charme mélancolique. Il s'approcha des trois hommes qui, torse offert à la morsure du soleil, creusaient la terre noire.

« Bonjour, excusez-moi messieurs ? Est-ce vous qui devez enterrer Herman Von Bergmann, demanda-t-il en un espagnol hésitant ?

- Bonjour, oui il est prêt. Y a plus qu'à le mettre en terre, répondit l'un d'eux.

- Mais... Il n'y a personne d'autre que moi, demanda Mathieu déconcerté ?

- Pour lui ? Non monsieur, n'y a que vous ! Vous êtes un parent ?

- Oui ... son... son petit-fils. Pardonnez-moi mais, aucun prêtre, ou je ne sais pas comment vous les appelez dans votre langue, ne vient pour la cérémonie ?

- Non, répondit un homme sans plus d'explication. »

Mathieu assista donc seul à l'enterrement de cet inconnu. Il voulut, par politesse, lui consacrer une minute de silence. Il resta donc debout, silencieux, à regarder ses pieds puis, se trouvant ridicule, il partit pour la maison. Il avait noté l'adresse sur un bout de papier et se fit indiquer le chemin. Il arriva enfin, après un bon quart d'heure de recherche. La maison était plutôt reculée du reste du village, c'était un petit manoir qui avait l'air très mal entretenu. On pouvait le voir à l'état du jardin, couvert de mauvaises herbes et de plantes desséchées. Mathieu ouvrit la porte qui grinça violemment. Une odeur de renfermé et de poussière lui sauta presque immédiatement à la gorge le faisant tousser. Il rentra, la porte se referma sur lui. Il tâtonna dans le noir pour trouver un interrupteur. Une lumière jaunâtre éclaira le hall d'entrée. « Heureusement qu'ils n'ont pas encore coupé l'électricité ». Il regarda avec attention l'intérieur de la maison. Les murs étaient dans chaque pièce recouverts d'une tapisserie lépreuse à la couleur sombre. Le tapis du salon était sale et troué par endroit. Les meubles semblaient d'un état aussi misérable que le reste de la maison. Lorsqu'il ouvrit un placard une volée de mites en sortit. Mathieu cria et frappa l'air de ses mains. La maison semblait avoir été laissée à l'abandon, pourtant, il savait que son grand-père y avait vécu jusqu'à sa mort. « Il devait être trop vieux pour s'en occuper. Il n'avait certainement personne pour le faire à sa place. »

Il commanda un taxi et repartit en ville pour acheter le nécessaire pour le ménage dont la maison semblait dépourvue. Mathieu voulut en rentrant se mettre à l'ouvrage mais n'en eut pas le courage, en raison de l'heure tardive et de la journée qu'il venait de passer. Il se coucha directement sur le lit, les draps douteux l'ayant dissuadé de s'en recouvrir. Il n'avait pas le choix, il ne connaissait personne ici, parlait mal la langue et n'avait pas envie de dépenser inutilement ses pesos dans une chambre d'hôtel, alors qu'il avait ici, un toit gratuit. De plus, un de ces violents orages d'été venait d'éclater dans la nuit. Il eut envie de rentrer chez lui, de revoir sa femme, Béata, et ses trois enfants ! Il fit défiler dans sa tête ses plus beaux et heureux souvenirs pour oublier où il se trouvait et s'endormir plus facilement. Il y arriva finalement et s'endormit, harassé de fatigue. Dans la nuit un bruit de verre brisé retentit, Mathieu crut à quelques voleurs et se dirigea silencieusement, un vase en main, vers le salon. Il était prêt à en frapper l'intrus mais il ne s'agissait que d'une branche de l'arbre du jardin qui avait, poussée par la violence de la tempête, brisé la vitre. Soulagé, il mit un peu de Scotch sur la fenêtre, comme réparation de fortune et ferma les volets de manière à se protéger du vent.

Fatigué de tout ce remue-ménage, glacé d'être sorti de la chaleur protectrice de son lit, il se servit du whisky qu'il trouva par hasard sur un guéridon aux pieds rongés. « Ce n'est pas raisonnable mais vues les circonstances... ». Il le but tranquillement dans un vieux fauteuil poussiéreux. La région de Buenos Aires était plongée en plein été, pourtant, Mathieu avait froid. Aussi incongru que cela puisse paraître, il alluma un feu. La cheminée étrangement, et à l'inverse du reste de la maison, était restée bien entretenue. Les flammes dansaient devant les yeux de Mathieu sans qu'il ne les voie. Un frisson lui parcourut le corps aussi se rapprocha-t-il du foyer. Il tendit les mains. Les flammes étaient gelées ! Un fin givre avait recouvert ses mains. De surprise, il lâcha le verre, qui se brisa au sol, répandant le liquide ambré sur le tapis. Paniqué, il frotta les mains l'une contre l'autre et souffla dessus. « Bon Dieu ! Le vieux avait dû mettre ses médicaments aux multiples effets secondaires dans le whisky. J'espère qu'ils se dissiperont rapidement ! ». Il retourna vite se réfugier entre les draps qui sentaient le moisie puis, rassuré de constater que ses mains étaient redevenues chaudes, se rendormit. Le lendemain, il se réveilla de mauvaise humeur, il avait, tout le long de la nuit, eu très froid et, pire encore, il avait senti comme une présence menaçante qui marchait autour de son lit. « Béata me le dit souvent : Il est impossible de dormir avec toi dans un lit qui n'est pas le nôtre ! Tu ne fais que te retourner ! C'est sans doute vrai. Je n'arrive pas à bien dormir hors de notre maison. Peut-être est-ce une stupide peur de l'inconnu ? C'est cette peur qui m'a fait entendre des pas... » Il se dirigea vers le salon et se regarda machinalement dans le miroir posé au-dessus de la cheminée. Il sursauta, un message, en lettre de sang, y était écrit.

« Par une nuit froide d'hiver, les trains arrivèrent. Maintenant ils sont tous morts. »

Quels trains ? Qui est mort ? Comment ce message avait-il pu être écrit sur son miroir ? Mathieu se posait toutes ces questions et commençait à avoir peur.

« Peut-être y a-t-il un dérangé près d'ici qui s'amuse à faire ce genre de chose ? Il va falloir que j'évite d'informer les éventuels acheteurs de cet incident ! » Il prit une éponge et entreprit de nettoyer le miroir. Rien n'y fit, il ne fit qu'étaler le sang sans parvenir à le faire partir. Il regarda et vit son reflet couvert de sang.

Il tenta d'oublier cet incident en passant le reste de sa journée à nettoyer comme il put la maison. Il fit plusieurs allers-retours vers une boutique locale pour acheter de quoi rééquiper la cuisine ainsi que la salle de bain. Il fit également venir un plombier. Le chantier était important si bien qu'à la fin de la journée, Mathieu avait l'impression de ne pas avoir avancé. Il avait lavé les draps, aussi se coucha-t-il avec soulagement et s'endormit vite, encore perturbé par le décalage horaire. À minuit, il entendit, comme la nuit précédente, des pas autour de son lit. Un, deux, un, deux. Il alluma la lumière rapidement. Rien. Il resta un certain temps, dressé sur le lit, tous les sens en alerte, croyant que le « dérangé du miroir » était revenu. N'entendant

plus rien, il éteignit, se traitant d'idiot. Bruits de pas.... Il ralluma précipitamment. Toujours rien. Rageusement il se recoucha. Bruits de pas... Il n'alluma pas et s'enfonça un peu plus la tête dans l'oreiller, comme un enfant apeuré. Soudain, il sentit un souffle froid tout contre son oreille :

« Là où il n'y a rien, même la mort ne peut rien prendre. »

Mathieu alluma la lumière en criant. Il fouilla de ses yeux, comme fou, la pièce vétuste, rien. « Sans doute un mauvais rêve ». Il ne pouvait se rendormir, mais alors qu'il somnolait... Son bras ! Son bras lui faisait si mal ! Il alluma et regarda. Des chiffres se traçaient sur son bras comme taillés au couteau. Le sang perlait sous chaque signe. Il courut à la salle de bain et maintint son bras longtemps sous l'eau froide. Son sang ne coulait plus mais les chiffres étaient restés, comme tatoués : « 13945 ». Les cheveux de Mathieu se dressèrent un à un sur sa tête. « Je deviens fou, je deviens fou ! Que m'arrive-t-il ? ». Il se frotta plusieurs fois le visage à l'eau froide : il voulait y voir plus clair. Il releva la tête et croisa un regard glacé de cruauté d'un homme d'une quarantaine d'années, dont les mains couvertes de sang tapotaient une croix de guerre comme pour la lui montrer. Mathieu cria en se retournant mais, la personne avait disparu. Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde. Comme un fou, il courut se réfugier au salon, oubliant de refermer le robinet. Tout à coup, il stoppa net devant la porte. « Et si le fou était revenu ? Et s'il était juste là, en train de marquer sa phrase avec le sang d'une de ses victimes ? ». Il se traita d'idiot, entra et regarda courageusement dans le miroir. Il reçut un choc en regardant son reflet. Il était maigre. Maigre ? Non bien plus que cela, il n'avait que la peau sur les os ! Il portait une sorte de pyjama rayé gris et blanc, dessus était cousue une étoile jaune. Une hypothèse folle, une cause à tous ces événements étranges, apparut dans l'esprit pourtant d'habitude cartésien de Mathieu. Il fit un rapide calcul pour vérifier son hypothèse. Quand était né son grand-père ? Soudain, il courut dehors, dans le jardin. Il avait besoin de respirer. « Impossible, je ne veux pas, ce n'est pas possible ! Je deviens sans doute complètement fou. » Il composa le numéro de son père sur son portable.

« Allô ?

- Maman, est-ce que papa est dans les parages, demanda-t-il d'un ton tendu ?
- Oui mon chéri je te le passe, que se passe-t-il ?
- Rien, ne t'inquiète pas, passe-le moi, merci. »

Un silence, des chuchotements puis : son père.

« Bonjour Mathieu.

- Papa ? Qui était mon grand-père ? questionna-t-il précipitamment sans transition »

Nouveau silence à l'autre bout de la ligne.

« Réponds-moi, cria-t-il !

- Un salaud, un nazi. »

Mathieu mordit violemment son poing pour ne pas hurler. Tout s'éclairait ! Il était maintenant normal qu'il n'y ait personne à l'enterrement ! La phrase sur le miroir s'expliquait également ainsi que les chiffres et la manière dont il s'était vu dans le miroir ! Son cerveau bouillonnait, trouvant des explications les plus incongrues et folles à tout ce qui l'entourait. « Je suis le descendant d'un nazi. Je suis le descendant de ceux qui ont dans le passé tué sans pitié des millions de personnes innocentes. Je suis le descendant d'un monstre. Je suis un monstre ! »

« Mathieu ! Mon fils écoute-moi ! Ce n'est pas toi le nazi ! Tu n'es pas un nazi, tu n'es pas responsable de ces morts. Tu n'es pas responsable de cette guerre ! »

Mathieu pleurait tout contre le téléphone. Il n'était pas responsable. Cette phrase tournait dans sa tête.

« Il était lieutenant-colonel des SS, reprit son père, calmement, après un silence.

- Pourquoi avait-il choisi Buenos Aires comme lieu d'exil, demanda Mathieu, la voix hachée par cette révélation ?

- De nombreux nazis s'y sont réfugiés, l'Argentine a été, à la fin de la seconde guerre mondiale, une terre d'asile pour toutes ces ordures.

- Maman est au courant ? questionna-t-il après un silence.

- Oui. Sache, si cela peut t'aider à passer le cap, que les parents de ta mère ont lutté contre le III^e Reich durant toute la guerre. Dans ton sang coule le leur, ne l'oublie jamais. »

Cela le soulagea quelque peu, tous ses muscles se détendirent, il se laissa tomber dans l'herbe.

« Comment as-tu su cela ?

- C'est très étrange papa. Je crois... non, je suis sûr, que cette maison est hantée.

- Alors dépêche-toi de la vendre. Ta femme et tes enfants sont impatients de te retrouver. Ils te préparent une petite fête pour ton retour. Au revoir. »

Le père de Mathieu raccrocha. « Il ne m'a pas cru ! Lorsque je lui ai dit que la maison était hantée, il ne m'a pas cru ! ». Il resta un moment dehors, assis dans l'herbe morte à regarder le ciel bleu sans nuage puis, se raisonna. Il poussa la porte de la maison avec anxiété. Il fallait qu'il la vende le plus rapidement possible. Il alla au salon et, comme attiré malgré lui par un aimant, regarda le miroir. Une phrase y était de nouveau inscrite :

« Par le sang tu m'es lié. Tu ne peux échapper à cette destinée. Tu es nazi par le sang. »

« NON ! hurla Mathieu. »

Il mit un coup de poing dans le miroir. Les morceaux de verres éclatèrent autour de lui. Soudain, ils se réunirent pour ne former que le reflet d'un être décharné et sanglant. Mathieu envoya cet « être » contre le mur et frappa sans relâche cette image, cette croûte sanglante qui autrefois devait être un visage. Les morceaux de verres entaillaient et blessaient ses poings.

« Là où il n'y a rien, même la mort ne peut rien prendre » répétait sans cesse la forme.

Au milieu de la poitrine de la forme : une croix nazie. Mathieu frappa de toutes ses forces la croix. Les chiffres tatoués sur son bras s'illuminaient. La forme hurla puis, disparut dans un bruit de verre brisé.

« Là où il n'y a rien, même la mort ne peut rien prendre » dit de nouveau la voix.

Tout à coup, on sonna. Mathieu partit ouvrir, sans se demander qui était derrière. Toute logique avait quitté son esprit. Il poussa la porte. Un homme assez âgé, petit, apparut.

« Bonjour monsieur. Je m'appelle Simon Wiesenthal. Savez-vous où est l'homme qui vivait ici il y a peu ?

- Il est mort monsieur il y a quelques jours. »

Simon Wiesenthal, il connaissait cet homme ! Les journaux disaient que c'était un chasseur de nazi ! Ce dernier le remercia puis, sans poser aucune question sur les poings sanglants de Mathieu, commença à partir comme résigné.

« Monsieur ? appela Mathieu. Que signifie : Là où il n'y a rien, même la mort ne peut rien prendre, demanda-t-il sans transition ? »

Il parut surpris mais répondit tout de même :

« C'est un vieux proverbe tchèque. Qui vous a dit cela ?

- Peu importe. Au revoir monsieur, dit respectueusement Mathieu.

- Adieu. »

Mathieu venait de comprendre. Herman avait vendu son âme au diable, il n'était plus que néant. C'est pour cela qu'il ne trouverait jamais le repos. C'est pour cela qu'il ne mourrait jamais car « là où il n'y a rien, même la mort ne peut rien prendre ». Mathieu l'avait tout de même vaincu, il n'oserait plus jamais s'en prendre à lui. Mais les autres ?

Au même moment une voiture se gara dans l'allée. Un couple de jeunes en descendit.

« Bonjour monsieur ! Vous êtes celui qui s'occupe de la vente de cette maison, demanda la jeune femme ?

- Lui-même, répondit-il d'un ton assez méfiant.

- Et bien voilà, hier nous sommes passés devant cette maison et nous avons eu un coup de foudre pour elle dit en riant son conjoint. Nous souhaiterions l'acheter !

- Oui nous adorons ce style de maison, un peu maison hantée vous voyez, renchérit la femme ?

- Oui ... je vois assez bien.

- Bien ! Nous aimerions cependant négocier un peu le prix. C'est possible ? »

Le visage de Mathieu se métamorphosa lentement, il afficha un sourire très commercial.

« Mais bien sûr ! Je vais chercher les papiers, mais considérez qu'elle vous appartient déjà ! »

Quelques semaines plus tard, ils avaient emménagé. Après avoir ouvert le dernier carton, l'époux partit se coucher. Ils étaient exténués mais, la joie d'avoir une maison bien à eux les tenait éveillés. La femme rejoignit la cuisine, y prit une bouteille de champagne au réfrigérateur et deux coupes pour fêter cela. Son conjoint resta allongé sur le lit, souriant, épanoui. Soudain, il entendit comme un murmure... des bruits de pas... Il eut tout à coup très froid. Il se frotta le visage, sans doute son imagination...

THIRAUT Loane

Classe de première, professeur madame GRELET

Lycée Despiau de Mont de Marsan

Second prix national
Concours de poésie
Classe de troisième

Si j'étais née en Irak
Dans la rage et la souffrance
Les barrages, la peur, l'ignorance
Aurais-je lutté à chaque attaque ?

Si j'étais née en Afrique
Au milieu de tous ces moustiques
Pour me battre contre la maladie
En aurais-je autant envie ?

Si j'étais née en Égypte
Près des pyramides au bord du Nil
Dans ce pays plein de touristes
Aurais-je tous les jours un bol de mil ?

Si j'étais née en Australie
Près d'une plage de sable blanc
Sur une planche, comme un enfant
Je surferais à la folie.

Si j'étais née en vingt-cinq
Comme ma vieille grand-mère
Entre les deux grandes guerres
Aurais-je aussi connu la faim ?

Mais je suis née en France
Dans l'amour et l'amitié
Avec de beaux souvenirs d'enfance
Et je vis dans la sérénité.

LABORDE Lou
Classe de troisième, professeur madame LORENTZ
Collège Nelson Mandela de Biscarrosse



Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques

Secrétariat national : 30, avenue Félix-Faure - 75015 Paris
Tél. : +33 (0)1 45 54 50 82 - Courriel : amopa.courriel@orange.fr
Site Internet : www.amopa.asso.fr

CONCOURS NATIONAL 2015-2016 Défense et Illustration de la Langue française

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE

**la Langue
française**

PRIX MAUPASSANT DE

**la Jeune
Nouvelle**

PRIX DE

**la Jeune
Poésie**

Date de retour des copies

Lundi 1^{er} février 2016

Adresse de retour des copies

AMOPA
Section des Landes
19 Rue Chantemerle
40800 Aire sur l'Adour

Voir les conditions générales
de participation et les sujets
proposés au CDI ou auprès de la
section **AMOPA** départementale.

Les sections départementales et l'AMOPA nationale récompensent
les lauréats à l'occasion de cérémonies solennelles
Prix nationaux : livres, voyages, séjours touristiques



Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques

Secrétariat national : 30, avenue Félix-Faure - 75015 Paris
Tél. : +33 (0)1 45 54 50 82 - Courriel : amopa.courriel@orange.fr
Site Internet : www.amopa.asso.fr

CONCOURS NATIONAL 2015-2016 Défense et Illustration de la Langue française

DESTINÉ AUX ÉLÈVES DE CM1 ET CM2
DES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Sujet: La récréation est-elle pour toi un moment attendu ?
Raconte une récréation que tu as appréciée.

Ou un sujet proposé par le professeur

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront réalisés en classe.
Le jury tiendra compte de la présentation de la copie et de la qualité de l'écriture manuscrite.

IMPORTANT - Informations pratiques

- 1) Les travaux, rédigés en prose, devront être **strictement individuels et authentiques**.
- 2) Chaque copie devra porter en haut à gauche de la première page, en capitales d'imprimerie: le nom, le prénom, la classe de l'élève, le nom, l'adresse postale et électronique de l'établissement, **le nom et la signature du professeur**.
- 3) **Trois copies au plus seront sélectionnées par classe et par professeur**. Les chefs d'établissement ou les professeurs concernés enverront les copies sélectionnées **exclusivement à l'adresse et à la date indiquées dans les cadres ci-dessous**.
- 4) Il est demandé aux participants d'adresser l'original de leur copie et d'en conserver un double.

Cadres à compléter par la section AMOPA départementale

Date de retour des copies

Lundi 1^{er} février 2016

Adresse de retour des copies

AMOPA section des Landes
Bernard BROQUA
19 rue Chantemerle
40800 Aire sur l'Adour

Les meilleurs travaux feront l'objet d'une sélection nationale. Le palmarès pourra être consulté sur le site Internet.
Les meilleures parmi les copies primées feront l'objet d'une publication dans un florilège et dans la Revue de l'AMOPA.

CONCOURS NATIONAL 2015-2016

Défense et Illustration de la Langue française

CLASSES DES COLLÈGES

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

POUR LES CLASSES DE 6^È - 5^È
Grandir... Ce verbe vous fait-il rêver ?
Décrivez vos attentes, vos craintes.

Sujets

POUR LES CLASSES DE 4^È - 3^È
Y a-t-il une chanson, un livre, un film que vous aimez plus que tout ? Pourquoi lui accordez-vous tant d'importance ? Avez-vous besoin de partager les émotions qu'il vous inspire ? Ou est-ce votre secret ?

Ou un sujet proposé par le professeur

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront réalisés en classe.

PRIX DE LA JEUNE POÉSIE

Les thèmes sont laissés au libre choix des élèves ou de leur professeur.

Les poèmes (forme fixe ou libre) seront présentés sur une seule page.

PRIX MAUPASSANT DE LA JEUNE NOUVELLE

DESTINÉ AUX CLASSES DE 4^È ET DE 3^È

Écrire une nouvelle de 5 pages maximum. Les registres fantastique, réaliste, policier seront acceptés.

La présentation « traitement de texte » est demandée.

IMPORTANT - Informations pratiques

- 1) Les travaux devront être **strictement individuels et authentiques**.
- 2) Chaque copie devra porter, en haut à gauche de la première page, en capitales d'imprimerie: le nom, le prénom, la classe de l'élève, le nom, l'adresse postale et électronique de l'établissement, **le nom et la signature du professeur**.
- 3) **Trois copies au plus seront sélectionnées par classe et par professeur**. Les chefs d'établissement ou les professeurs concernés enverront les copies sélectionnées **exclusivement à l'adresse et à la date indiquées dans les cadres ci-dessous**.
- 4) Il est demandé aux participants d'adresser l'original de leur copie et d'en conserver un double.

Cadres à compléter par la section AMOPA départementale

Date de retour des copies

Lundi 1er février 2016

Adresse de retour des copies

AMOPA section des Landes
Bernard BROQUA
19 rue chantemerle
40800 Aire sur l'Adour



Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques

Secrétariat national : 30, avenue Félix-Faure - 75016 Paris
Tél. : +33 (0)1 45 54 50 82 - Courriel : amopa.courriel@orange.fr
Site Internet : www.amopa.asso.fr

CONCOURS NATIONAL 2015-2016 Défense et Illustration de la Langue française

CLASSES DES LYCÉES ÉLÈVES ET ÉTUDIANTS DES CLASSES DE 2^E, 1^{RE}, TERMINALE, CLASSES PRÉPARATOIRES ET BTS

PRIX D'EXPRESSION ÉCRITE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Sujets au choix :

- 1 - « Être responsable, c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde ». Pensez-vous, avec Antoine de Saint-Exupéry, que la responsabilité entraîne la solidarité ?
- 2 - La vie professionnelle nécessite-t-elle un esprit de solidarité ?

Ou un sujet proposé par le professeur

L'énoncé sera formulé très clairement en tête de la copie. Tous les travaux seront réalisés en classe.

PRIX DE LA JEUNE POÉSIE

Les thèmes sont laissés au libre choix des élèves ou de leur professeur.

Les poèmes (forme fixe ou libre) seront présentés sur une seule page.

PRIX MAUPASSANT DE LA JEUNE NOUVELLE

Les thèmes sont laissés au libre choix des élèves. Les travaux ne devront pas dépasser 6 pages.

La présentation « traitement de texte » est demandée.

IMPORTANT - Informations pratiques

- 1) Les travaux devront être **strictement individuels et authentiques**.
- 2) Chaque copie devra porter, en haut à gauche de la première page, en capitales d'imprimerie: le nom, le prénom, la classe de l'élève, le nom, l'adresse postale et électronique de l'établissement, **le nom et la signature du professeur**.
- 3) **Trois copies au plus seront sélectionnées par classe et par professeur**. Les chefs d'établissement ou les professeurs concernés enverront **les copies sélectionnées exclusivement à l'adresse et à la date indiquées dans les cadres ci-dessous**.
- 4) Il est demandé aux participants d'adresser l'original de leur copie et d'en conserver un double.

Cadres à compléter par la section AMOPA départementale

Date de retour des copies

Lundi 1er février 2016

Adresse de retour des copies

AMOPA section des Landes
Bernard BROQUA
19 rue Chantemerle
40800 Aire sur l'Adour



Directeur de la publication : Bernard BROQUA, président section des Landes

Réalisation PAO : AMOPA des Landes.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Imprimé par CA Aquitaine.

ISSN 2112-4027